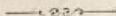


Поклон
ЈОЦЕ ВУЈИЋА из Сенте
УНИВЕРЗИТЕТ. БИБЛИОТЕЦИ
У БЕОГРАДУ

L'HERZÉGOVINE

DU MÊME AUTEUR



POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

L'ALGÉRIE

Histoire Militaire et Coloniale

П 610
1413

В. 1. Бр. 1477

GASTON THOMSON

L'HERZÉGOVINE

GÉOGRAPHIE.

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE DES POPULATIONS
RÉVOLTÉES.

MOEURS ET LÉGENDES. — INSURRECTION ACTUELLE.

LA QUESTION D'ORIENT. — LA POLITIQUE DES PUISSANCES
EUROPÉENNES.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE



PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

16, RUE DU CROISSANT, 16

Библиотека

ЈОЦЕ ВУЈИЋА

у Сенту

145

8

AVERTISSEMENT

L'attention de l'Europe est en ce moment fixée sur l'Herzégovine. Avec l'insurrection de cette province, le redoutable problème de la question d'Orient menace de se poser de nouveau.

Nous nous sommes efforcé, dans ce court exposé, de présenter impartialement l'histoire des populations serbes depuis leur établissement dans la Pannonie. Nous aidant des travaux antérieurs et surtout des excellentes études de MM. Cyprien Robert et Desprez, nous avons essayé de retracer avec fidélité les longues luttes des Bosniaques au moyen âge, leur période de gloire et de gran-

deur, et aussi leurs souffrances exaspérées sous la dure domination ottomane. Nous avons décrit leurs mœurs, leurs coutumes et donné quelques-unes de leurs légendes, si touchantes, si poétiques, et encore mal connues chez nous.

Si le nom de l'Herzégovine a été placé en tête de ce petit ouvrage, c'est parce que cette province a joué jusqu'à présent le principal rôle dans les événements actuels; c'est de son sein qu'est parti le mouvement; c'est elle surtout qui captive l'attention publique. Mais, en réalité, nous avons dû nous occuper des populations des trois provinces de Bosnie. L'histoire de ces populations ne peut en effet se scinder. Elles forment un seul peuple, elles appartiennent à la même race, à cette race slave dont un philosophe disait qu'elle était la bénédiction de la terre qui fleurissait de joie partout où elle s'établissait.

La malheureuse Bosnie, cependant, n'a guère fleuri depuis des siècles. Il n'est pas de martyrologe plus douloureux que l'histoire de ce malheureux pays. Toujours vaincus, toujours opprimés, les peuples qui l'habitent

n'ont jamais perdu pourtant le sentiment de l'indépendance et de la souveraineté. Après qu'une effroyable servitude a pesé sur eux pendant près de cinq cents ans, les voilà qui se présentent comme décidés à reparaitre sur la scène du monde, à y jouer un grand rôle. Quant à présent, ils ne veulent que s'affranchir. Les grandes puissances de l'Europe se sont décidées à intervenir pour conjurer les dangers qui peuvent sortir des troubles actuels; mais y parviendra-t-on en obtenant simplement du gouvernement ottoman quelques concessions et la promesse toujours facile d'améliorations destinées à apaiser la population? La question soulevée est-elle seulement une question d'administration? La tranchera-t-on au moyen de réformes? Ces populations serbes, qui aspirent à arriver à l'égalité sociale, à la vie publique et qui comprennent qu'il leur faut pour cela rejeter la domination musulmane, parviendra-t-on à les calmer, à les satisfaire sans toucher à l'intégrité de l'empire turc? Et d'une autre part, en favorisant la création d'un état formé de ces jeunes peuples à peine échappés

de la servitude, la diplomatie européenne n'aura-t-elle pas à craindre, sans parler du coup décisif porté à cette intégrité qui a été jusqu'à présent l'objectif de la politique des puissances, de donner l'essor à toutes les aspirations de cette race slave, d'une ambition si ardente et dont le développement trop rapide pourrait causer à toute l'Europe occidentale de si cruels embarras?

Ce sont là tout autant de graves problèmes que nous avons dû examiner sans prétendre les résoudre. Les pages que l'on va lire sont destinées à tenir en éveil l'attention de toutes les personnes qui s'intéressent aux questions de politique extérieure. La situation générale de l'Europe est si profondément troublée depuis la rupture de l'ancien équilibre international que le moindre incident peut amener des complications d'un extrême danger. Il importe donc à l'opinion publique d'être éclairée sur les faits qui surviennent, afin de pouvoir s'orienter au milieu des difficultés qui peuvent en surgir.

Notre dessein n'a pas été de donner des solutions, mais simplement d'exposer avec

sincérité l'état présent des affaires. Aussi osons-nous compter sur un accueil favorable auprès de tous ceux qui, sans parti pris, voudront prendre connaissance d'une question dont l'importance éclate aujourd'hui à tous les yeux.

Paris, 4 septembre 1875.

G. T.

L'HERZÉGOVINE

CHAPITRE PREMIER

Géographie.

Entre les montagnes de la Grèce et la principauté autonome de Serbie, s'étendent trois provinces slaves placées sous la domination directe du sultan et désignées généralement sous le nom collectif de *Bosnie*. Ces trois provinces sont : la Bosnie proprement dite, séparée de la Serbie par la rivière la Drina ; la Croatie turque, qui s'enfonce comme un coin dans la Croatie autrichienne ; et enfin l'Herzégovine, qui confine à la Dalmatie et au Monténégro. Le territoire Bosno-Herzégovinien a une étendue de 1.025 lieues carrées. Il est montagneux ; non sans raison, on l'a qualifié de Suisse de l'Orient européen. Les chaînes de montagnes qui lui forment une ceinture naturelle et couvrent la plus grande partie de son étendue, continuent sur le territoire turc le système Alpin de la Carniole et de la Croatie autrichienne. Ces mon-



tagnes s'éparpillent en ramifications innombrables; escarpées et abruptes, elles forment les défenses les plus redoutables des peuples serbes. La chaîne maîtresse de la Bosnie septentrionale est celle qui la sépare de la côte dalmate.

Comme les monts de la Suisse occidentale, ces montagnes sont surtout composées de roches calcaires. Ces roches se développent en longs remparts parallèles, hérissés çà et là de crêtes aiguës. La hauteur moyenne des montagnes de la Bosnie est d'un millier de mètres. Cette hauteur s'élève à mesure qu'elles s'avancent vers la Péninsule. Elles présentent leurs cimes les plus élevées non pas au centre du pays, mais sur l'Adriatique et principalement sur la frontière monténégrine. Entre le Monténégro et l'Herzégovine la masse imposante du Dormitor hausse ses pyramides blanches jusqu'à plus de 8000 pieds. A l'est, les chaînes, se continuant régulièrement, forment un large massif, celui de Prokletia ou des Monts Maudits, le plus considérable de la Turquie entière; on lui a donné le nom de petit Saint-Gothard des Alpes illyriennes. Aux flancs des hauts sommets de ce massif demeurent éternellement

attachées, même en été, des plaques de neige.

Les montagnes de Bosnie en général sont entrecoupées de vallées complètement entourées de roches et qui ne communiquent les unes avec les autres que par des cols élevés ou des brèches étroites. Le plus souvent, ces vallées peuvent être fermées comme avec des portes à l'artillerie et aux armées du dehors. Elles forment des camps retranchés. Elles devraient servir de chemins naturels pour gagner les hauts plateaux, mais les gorges sont difficiles d'accès, et les grandes routes, comme dans les cluses du Jura, n'existent pas. Aussi le pays est-il considéré par tous les écrivains militaires comme éminemment propre à la guerre de guerillas. C'est une sorte de citadelle fortifiée par la nature.

A l'est et au sud-est, parmi les grandes vallées qui séparent les monts Bosniaques des massifs de la Serbie, la plus remarquable est la plaine de Novi-bazar. Elle commande tous les passages de la contrée et en est la clef stratégique. Maîtres de cette position, le territoire serbe étant neutralisé, les Bosniens peuvent défier les armées turques de pénétrer sur leur territoire.

Les rivières de la Bosnie, l'Una, le Verbas,

la Bosna, ont leur cours tracé d'avance par les rides parallèles des monts. Elles prennent naissance dans le nœud de la chaîne occidentale, sur les sommets élevés du Monténégro. Obéissant à la pente générale du sol, elles descendent, à l'exception de la Narenta, vers le Danube. Elles vont grossir la Drina et la Save, qui, à partir de Iasenovatz, forme la frontière austro-bosniaque et qu'un service de bateaux à vapeur parcourt de Sissek en Slavonie jusque devant Belgrade, où elle se jette dans le Danube. Tour à tour paisibles et furieuses, les rivières de Bosnie changent de vallées par de brusques détours à angles droits. Parfois on les voit jaillir soudain de la base d'une colline ; après avoir coulé paisiblement pendant quelques kilomètres, elles s'enfoncent tout à coup dans le sol et disparaissent tout à fait pour reparaître quelques pas plus loin. « Les plateaux de l'Herzégovine, surtout, sont riches en phénomènes de ce genre, dit M. Elisée Reclus, dans l'intéressant tableau géographique qu'il a tracé de ce pays dans sa *Nouvelle géographie universelle*. Comme dans le Monténégro voisin, le sol y est percé de gouffres ou *ponor*, au fond desquels disparaissent

« sent les eaux de pluie. Les vallées « aveu-
« gles » et les « auges » offrent partout les
« traces de courants d'eau et de lacs tempo-
« raires ; même, de temps en temps, pendant
« les saisons pluvieuses, les réservoirs sou-
« terrains débordent à la surface ; mais,
« d'ordinaire, les habitants sont obligés de
« recueillir l'eau dans les citernes, ou d'aller
« la chercher à de grandes distances. D'ail-
« leurs, le régime hydrographique de cette
« contrée fendillée dans tous les sens peut
« changer d'année en année : tel lac indiqué
« sur les cartes n'existe plus, parce que les
« galeries intérieures de la roche se sont dé-
« gagées des alluvions qui les obstruaient ;
« tel autre lac est de formation nouvelle,
« parce que des conduits se sont oblitérés.
« Rien de plus curieux que le cours de la
« Trebintchitza, dans l'Herzégovine occi-
« dentale. Elle paraît, disparaît, pour repa-
« raître encore : un de ses bras, tantôt visi-
« ble, tantôt caché, va s'unir à la Narenta,
« en traversant la plaine de Kotesi, tour à
« tour campagne altérée et beau lac plein de
« poissons. D'autres émissaires, passant par
« dessous les montagnes, jaillissent au bord
« de la mer en magnifiques fontaines, dont



« l'une est la fameuse Ombla qui se déverse
« dans la rade de Gravosa, au nord de Ra-
« guse. »

Parmi les lacs disparus et dont on ne retrouve plus aujourd'hui que le lit desséché, il faut citer la plaine de Kossovo, le triste « Champ des Merles », où succomba, en 1389, la puissance serbe. Cent mille combattants tombèrent dans la gigantesque bataille contre Murad, disent les vieilles légendes et les chants héroïques, et ensanglantèrent ces champs où devra se reconquérir l'indépendance de la race serbe.

Bien que les richesses minérales de ces contrées soient extraordinaires, elles restent à peu près inexploitées. La plupart des rivières et des torrents qui descendent du Dormitor, du Kom et du Koutschi-Kom roulent des paillettes d'or que ramassent les troupes de Tsiganes. Les amas métallifères sont nombreux. Des gisements de fer oxydulé, de cuivre pyriteux ou carbonaté, de plomb argentifère, de sel gemme ont été signalés.

La Bosnie est plus riche en minerai que les provinces qui l'entourent; aussi est-elle mieux exploitée. Quelques fourneaux de forge sont établis à Starimaïdan, Klisoura, Kamengrad,

Egripalanka, etc. Les eaux minérales y abondent et y sont excellentes. On y rencontre également quelques sources ferrugineuses et deux sources salées. La Bosnie ne possède que quelques marais salans, et comme on n'en peut tirer qu'une quantité de sel insuffisante pour le pays, elle est obligée de s'adresser à la Valachie, qui est, de toute l'Europe, la contrée la plus riche en sel fossile.

La flore ne diffère pas essentiellement de celle de l'Europe. Bien que certaines régions bosniaques aient perdu leur végétation, la contrée prise dans son ensemble est d'une remarquable fertilité. Les plateaux de l'Herzégovine et d'une partie de la Croatie sont presque entièrement dépouillés de leurs forêts ; mais dans la Bosnie proprement dite, des bois superbes et touffus occupent encore une place considérable. On y trouve des forêts entières de châtaigniers, de cerisiers, de pruniers, dont le fruit très-estimé sert à faire l'eau-de-vie appelée *slivovitza*. Dans ces bois immenses, que malheureusement commencent à détruire les spéculateurs autrichiens, on trouve encore d'autres essences : le tilleul, le noyer, l'érable, le chêne, le pin, le sapin, le mélèze, le buis, le hêtre, le bouleau, etc.

Dans les régions basses on cultive les céréales, les arbres fruitiers, les vignobles que l'on voit jusque sur les bords de la Save.

Les animaux sauvages sont nombreux dans les forêts ; l'ours, le sanglier, le chamois, le chevreuil, le daim, le loup surtout, y abondent. Parmi les animaux domestiques, le cochon surtout est élevé en troupeaux nombreux ; il est à l'état demi-sauvage et se rapproche beaucoup du sanglier. Les immenses troupeaux de cochons sont entretenus dans les forêts de chêne et forment la principale ressource du pays. En temps de guerre, ils ont fourni assez d'argent pour couvrir les frais de campagne et l'achat des munitions. Les Turcs, a-t-on dit, qui ont donné par dérision le nom de « pays de cochons » à toute la Basse-Bosnie, auraient mieux et plus facilement réussi dans leur lutte contre les Serbes en se tournant contre leurs cochons et en détruisant leurs forêts de chênes. La Bosnie et l'Herzégovine nourrissent encore un nombre considérable de chevaux, de bœufs, qui, devenus gros, sont conduits aux ports de l'Adriatique, et de là, expédiés à Corfou et en Italie. Le mouton également est partout répandu, et constitue la majeure partie de la

nourriture des Turcs. Les troupeaux de chèvres sont très-nombreux.

Dans quelques bois de la Bosnie, on rencontre de petites tortues, mais en moins grandes quantités que dans les forêts bulgares. Ces tortues, considérées comme impures par les orientaux, fourniraient aux européens, si elles étaient exportées, un aliment délicat, et pourraient devenir pour les habitants une nouvelle branche d'industrie. Les sangsues, dont on fait dans les marécages des pêches abondantes, donnent lieu à un commerce assez actif. Les mollusques, les coquillages d'eau douce et salée, ne sont pas utilisés. Les poissons d'eau douce sont peu recherchés. Parmi les oiseaux de proie, l'aigle ne se montre que dans les hautes montagnes; les faucons, les vautours, les milans et les éperviers sont plus communs. Les échassiers et les palmipèdes offrent quelques belles espèces. Les oiseaux domestiques sont surtout les poules, les pigeons, les dindes et les oies.

Le climat diffère sensiblement de celui du reste de la Péninsule. Les montagnes formant écran et arrêtant au passage les courants d'air chaud, la température de la

Bosnie est beaucoup plus froide que ne le comporte la latitude de la contrée.

D'après la division politique, la Bosnie proprement dite et la Croatie turque sont partagées en six gouvernements, l'Herzégovine en trois. La population de ces trois provinces est d'à peu près 1 200 000 habitants. A l'exception des Juifs, des Tsiganes et de quelques Osmanlis, fonctionnaires, soldats et marchands répandus dans les villes les plus peuplées, tous les habitants sont de race slave. Près de la frontière autrichienne, on trouve des Croates, mais qui diffèrent à peine de leurs voisins les Serves bosniaques.

Les habitants de l'Herzégovine sont ceux qui ont conservé le type spécial le plus caractérisé. Ils forment une des belles races de la Turquie, grands, vigoureux, le visage basané, ils affectionnent tout particulièrement les couleurs rouges et bleues. Francs, hospitaliers, braves au combat, ils ont toutes les qualités des peuples jeunes. « Les Bosniaques, dit M. Boué (*Turquie d'Europe*), ont en général le front très-bombé et carré, signe de bienveillance et de bonté réunis au courage, à la fermeté, à la prévoyance, à la générosité. S'ils tiennent à économiser

« et à s'amasser un petit pécule, ils ont moins
« d'ambition personnelle que les Grecs, et
« s'ils tiennent à leur pays et à leur nationa-
« lité, ils n'en fatiguent pas les oreilles de
« l'étranger, évitent en général le mensonge
« et l'exagération, et sont assez modestes
« pour ne pas se vanter de leurs hauts faits. »

Les femmes de ces régions ne sont pas soumises aux durs travaux auxquels les assujettissent certains peuples de la Turquie et qui les flétrissent avant l'âge. Cependant elles arrivent rapidement à la décrépitude. Bien que leur beauté n'approche pas de celle des grecques, elles présentent généralement une régularité de traits et une harmonie de formes qui ne sont pas sans charmes.

La langue généralement employée est la langue serbe; les Herzégoviniens, qui la parlent rapidement, y ajoutent de nombreuses tournures de phrases particulières et un certain nombre de mots italiens.

Unis par l'origine, les Bosniaques sont très-divisés par la religion. Ils se séparent en chrétiens (catholiques et grecs orthodoxes) et musulmans. Les mahométans appartiennent à la même race que le reste de la popu-

lation. Ce sont des Serbes ayant embrassé l'islamisme afin de garder leurs biens. Ils ne parlent que le serbe, bien qu'un certain nombre de mots et de tournures de phrases turques se soient glissés dans leur idiome. Ces renégats descendent des anciens *Begs*, de ces seigneurs qui se convertirent à l'islamisme pour conserver leurs privilèges féodaux et qui bientôt, la haine de caste se joignant à la haine religieuse, dépassèrent en fanatisme les Ottomans eux-mêmes et traitèrent avec la dernière dureté les malheureux *raïas* qui ne vivaient que de la culture de la terre. Ces musulmans bosniaques, aujourd'hui encore, possèdent beaucoup plus que leur part proportionnelle des propriétés foncières. Le nombre des musulmans de la Bosnie n'est guère que le tiers de la population totale; il demeure stationnaire et même diminue, tandis que l'élément chrétien tend au contraire à s'accroître tous les jours.

Si les musulmans et les chrétiens bosniaques sont ennemis les uns des autres, l'accord n'existe guère plus entre les chrétiens eux-mêmes, catholiques grecs, régis par les papes, et catholiques de Rome, obéissant aveuglément aux prêtres franciscains. Seule-

ment, il faut le reconnaître, ces haines de religion semblent aujourd'hui fort apaisées, et elles paraissent devoir complètement disparaître pour faire place au seul sentiment de la solidarité nationale ¹.

Le sol est divisé en *spahiliks* ou fiefs musulmans, qui se transmettent, suivant la loi slave, indivisiblement à tous les membres de la famille. Les paysans chrétiens travaillent la terre et ont une certaine part dans les bénéfices de l'association, mais cette part est loin d'être proportionnelle à leurs travaux, aussi, en général, prisent-ils peu l'agriculture. Le bétail étant une des principales richesses des habitants, il y a des tribus de pasteurs, appelées *vtachi*; durant l'hiver, on les voit

1. Population de la Bosnie en 1872 (d'après Blau) :

	BOSNIE	HERZÉG.	CROATIE
	—	—	—
Chrétiens: Cath. grecs	360.000	130.000	100.000
— — romains..	122.000	42.000	—
Musulmans	300.000	55.000	23.000
Tsiganes	8.000	2.500	1.800
Juifs	5.000	500	200

Total général..... 1.150.000

camper dans les vallées profondes où les troupeaux sont parqués à l'abri du vent, dans les enfoncements calcaires qui sont si nombreux. A la Saint-Georges, les pasteurs lèvent la tente et conduisent lentement leurs troupeaux, au son de la flûte, vers le sommet des monts. Ils y demeurent jusqu'à la saint Dimitri (mi-octobre), et ne commencent à descendre de plateau en plateau que lorsqu'ils sont chassés par les premières neiges.

Beaucoup de chrétiens, surtout dans l'Herzégovine, se livrent au trafic; dans cette province, presque tout le commerce se trouve entre les mains des catholiques grecs et romains. Outre les grains, la Bosnie et surtout l'Herzégovine produisent beaucoup de fruits; l'olive est un des principaux produits de cette dernière contrée; des prunes, chaque année, s'exportent, séchées, en grande quantité en Europe. Dans les villes, les juifs espagnols, qui ont, comme partout, conservé des caractères moraux et physiques indélébiles, se sont emparés du petit négoce et font l'usure.

Ce qui nuit beaucoup au développement du commerce intérieur et de l'industrie de ces régions, c'est le misérable état des voies

de communication. Celles qui portent le nom de routes impériales, comme la voie de Seraïevo à Sign, en passant par Rakonica, Kiseljak, Travnik, Skolpje, Susca, Liono et Prolog-Hau, qui est la plus considérable, équivaut à peu près à une de nos routes départementales; les autres sont de mauvais chemins, mal entretenus et praticables seulement pour les chevaux. Une voie, dont se sert le service postal, relie la Bosnie à Quomanova.

Le gouvernement du pays se compose d'un haut fonctionnaire ottoman, qui porte le titre de gouverneur général. L'autorité dans tous les districts des vilayets bosniaque-herzégoviniens s'exerce par l'entremise des sous-gouverneurs, recrutés parmi les begs. Les principaux centres de population sont : Seraïevo, la capitale, 50.000 habitants; Travnik, l'ancien chef-lieu, 12.000 habitants; Banjaluka, 18.000; Zvornik, 14.000; Novi-Bazar, 9.000; Trébigne, 9.000; Mostar, 9.000; Touzla, 7.000. Quelques-unes de ces cités sont fort actives et cela s'explique. Isolées comme elles le sont, les populations de la Bosnie sont obligées de se suffire à elles-mêmes, de créer et de préparer tout ce dont elles ont

besoin. Les villes sont devenues de grands marchés d'approvisionnements; quelques-unes d'entre-elles sont appelées à prendre un développement plus considérable encore; ainsi Banjaluka, qu'une voie ferrée réunit à la frontière autrichienne; Zvornik, lieu d'entrepôt pour la Bosnie et la Serbie; Novibazar, qui commerce avec l'Albanie, etc.

La nouvelle insurrection attire l'attention sur la petite ville de Trébigne qui touche au Monténégro et se trouve sur la route de Scutari à Raguse, près de la plaine de Grahovo.

Cette plaine de Grahovo, dominée par le petit fortin d'Umatz, a été le théâtre de la fameuse victoire remportée par Mirko Petrovitch et ses 4.500 Monténégrins, sur 7.000 Turcs, formant un corps d'invasion sous les ordres d'Husseïn-Pacha (13 mai 1858). Une route sinueuse conduit à la forteresse turque de Klobouk (bonnet), hardiment posée sur le sommet d'un pic flanqué d'énormes ravins. Trébigne est dans la vallée. C'est une ville ceinte de vieilles fortifications qui datent des rois serbes. Elles sont baignées par les flots limpides de la Trébinsnitza, une des plus jolies rivières du pays. Cette ville est la

Terbunia du Bas-Empire, autrefois le siège d'une principauté renommée. Trébigne est à sept heures de Raguse; un chemin, en assez mauvais état, relie ces deux villes. Le fort turc de *Tzanira* marque le commencement de la frontière.

CHAPITRE II

Histoire de la Bosnie, jusqu'à la domination turque. —
Empire Serbe. — Bataille de Kossovo.

Serbes de langue et de mœurs, les Bosniaques croient avoir précédé tous les autres Slaves dans ce qui fut plus tard l'empire d'Orient. Ce qui est certain, si l'on prend connaissance de leurs traditions nationales et de leurs chants populaires, c'est qu'il y a eu des Slaves sur les bords de l'Adriatique, bien avant l'époque des grandes invasions. Dans leurs légendes on retrouve à tout instant le souvenir des victoires d'Alexandre et de la conquête romaine. Dans les narrations de Tite-Live sur ces contrées, on rencontre des mots qu'un Slave reconnaîtrait encore aujourd'hui.

Le nom de *Pannonie*, donné à toute la région, est Slave. Il dérive évidemment de *Pan*, seigneur; de là le mot de *Pannonie*, seigneurie, fief, que l'on prit pour un nom

national. M. Adam Mickiewicz, que l'on ne suspectera pas de passion anti-cléricale, a constaté avec raison, dans l'un de ses cours de collège de France, que ces Slaves d'Illyrie se trouvaient, bien avant l'établissement du christianisme, dans un état de civilisation relativement avancée. « Ils possédaient, dit-il, tous les principes nécessaires à la création d'un ordre privé durable, d'une société garantissant la petite propriété communale et le développement de la vie domestique. » Leurs champs étaient bien cultivés. Ils se livraient surtout avec succès à la culture du blé, dont le nom même, *gilo*, et qui chez les Grecs s'appelait *σιτος*, est d'origine slave. Ils connaissaient la manière de faire la toile, le drap, les instruments d'agriculture, enfin tout ce qui concerne la vie agricole. Nous ferons remarquer en passant que les Bosniaques, en quelque sorte séparés du reste de l'Europe par la muraille naturelle de leur montagnes, ont conservé le génie de l'industrie et de la création. Ils fabriquent eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin.

Race remuante et batailleuse, les Slaves d'Illyrie eurent des démêlés fréquents avec la Macédoine et la Grèce. Ils imposèrent un

tribut à Amyntas, père de Philippe. Alexandre les vainquit et les rendit à leur tour tributaires. Rome, plus tard, leur chercha querelle sous prétexte de réprimer la piraterie que les Illyriens allaient exercer sur les côtes de l'Italie. Il fallut dix guerres, et des plus sanglantes, pour les dompter. L'Illyrie enfin, c'est-à-dire la Dalmatie, le Monténégro et la Bosnie modernes, devint une province romaine.

Au II^e siècle, ces provinces devinrent le théâtre de la guerre des Marcomans. Plus tard, elles furent de nouveau inquiétées par les Marcomans, les Quades et les Iasiques. Les Romains les assignèrent pour demeure aux Vandales, avec lesquels ils avaient fait alliance. Au v^e siècle, Théodose II les abandonna aux Huns. Puis les Goths s'en emparèrent. Les Bosniaques parlent encore des nombreux mariages entre leurs ancêtres et les familles princières des tribus gothiques, auxquelles ils donnèrent des rois, tels qu'Ostrivoï et Svevlad.

En 527, les Lombards soumirent ces contrées, qu'ils abandonnèrent ensuite aux Avars. Vers l'année 630, les Serbes de la Gallicie orientale, appelés par l'empereur

Héraclius contre les Avars, se répandirent en Illyrie. Ils y fondèrent plusieurs principautés ou banats; ainsi commencèrent les banats de Croatie, de Dalmatie, d'Esclavonie, de Bosnie et de Serbie. Quelques villes restèrent aux Grecs. Charlemagne, un instant, étendit jusque là sa puissance. Sous ses successeurs, une nouvelle couche de Slaves du Nord s'étendit sur ces régions.

L'amour excessif des libertés locales ne devait pas tarder à nuire à l'indépendance des Bosniaques. Les Magyars profitèrent de leurs divisions, s'emparèrent du pays, qui ne fut plus régi que par un roi vassal du souverain de Hongrie. Toute l'activité des Slaves de Serbie et de Bosnie fut, à partir de cette époque et pendant de longues années, absorbée par leurs guerres incessantes contre les Bulgares, leurs voisins. Ce fut le temps où, grâce aux efforts des empereurs de Byzance, ils se convertirent au christianisme. Leurs guerres contre la Bulgarie continuèrent jusqu'à la destruction du royaume de Bulgarie par l'empereur Basile, en 1018. La Serbie et la Bosnie devinrent alors des provinces byzantines. Elles étaient gouvernées par des dignitaires appelés Zupans. Les Grecs nom-

maient le grand Zupan, auquel les autres Zupans obéissaient d'ailleurs rarement.

Vers l'année 1120, la Serbie était gouvernée par Bela Ulosz, le fondateur de la maison Nemanja, qui brilla dans ces contrées d'un vif éclat. En 1165, Étienne Nemanja commandait comme grand Zupan au nom de l'empereur d'Orient; il se révolta, secoua le joug de Byzance et prit le titre de prince des Serbes. La ville de Rassa fut choisie comme la capitale du nouveau royaume. La race des Nemanicz se livra pendant longtemps à des querelles intestines. Les grands Zupans s'attachaient souvent à des religions contraires; c'était la querelle des rites. Ce fut une longue suite de trahisons et de meurtres, le fils tuant le père, le frère dépouillant son frère ou ses neveux.

Au XIV^e siècle enfin, la Serbie, sous le Krale Étienne IV Duszan (Douchan), acquit une grande puissance. Ce conquérant, dans un règne de vingt et un ans, fit quinze campagnes contre ses voisins, le plus souvent heureuses. Il put se parer du titre de tzar. Son empire comprit la Bulgarie, la Bosnie, la Serbie, la Macédoine, l'Albanie, la Dalmatie, la Transylvanie. La république de Raguse fut soumise

à un tribut. En 1349, Étienne IV donna à son peuple une constitution entachée du schisme byzantin, qui ordonnait le retour et la fidélité à la religion grecque et qui consacrait l'esclavage des paysans; mais elle contenait aussi de sages dispositions; elle punissait les crimes de mœurs et ordonnait que celui qui vendrait un chrétien à un infidèle aurait la main et la langue coupées. Étienne IV eut le tort de diviser le gouvernement aux Krales et de multiplier les charges de la cour. Son fils Ourosch en porta la peine; il fut assassiné par un grand, et l'empire serbien se démembra.

Tandis que la division se mettait parmi les princes serbes, les Turcs débarquaient en Europe. Les empereurs de Constantinople, qui avaient commis la faute énorme de les laisser franchir le détroit, espérant en avoir plus facilement raison en Europe, furent obligés d'appeler les Serbes à leur secours. Les trois chefs serbiens, Yug, Lazare et Woucachin se dirigèrent vers Constantinople à la tête d'une grande armée. Surpris par Murad, près de Taganrog, cette armée fut presque complètement détruite. Yug et Woucachin furent tués; Lazare seul demeura

sain et sauf et fut proclamé roi de Serbie.

Dix-huit années se passèrent. Murad, occupé en Asie, semblait avoir oublié le secours prêté par la Serbie à l'empire d'Orient. Mais en 1389, il exigea un tribut. Il envoya à Boulko Lazare un sac de millet, emblème des troupes innombrables qu'il dirigerait contre la Serbie. Lazare distribua le présent à la volaille de sa basse-cour, et se tournant vers les ambassadeurs : « Vous voyez, dit-il, comment ces oiseaux ont vite dévoré votre millet; rapportez au sultan que ses hommes, quelque nombreux qu'ils soient, seront dévorés à leur tour par les Serbiens. » La promesse fut tenue : une première armée envoyée par Murad fut anéantie. Le sultan vint alors lui-même. Lazare était réduit à ses seules ressources. En vain il avait fait appel au roi de Hongrie et aux souverains d'Allemagne. Il réunit toutes les troupes d'Albanais, de Serbes et de Bulgares qu'il avait à sa disposition et présenta la bataille dans la plaine de Kosovo.

Malheureusement la discorde existait parmi les chefs de l'armée serbe. Les deux beaux-fils du roi Wuk et Milosch se haïssaient. Wuk, qui entretenait des correspondances

avec les Turcs, commença par accuser son beau-frère de trahison. Désespéré et outré de ces reproches, Milosch se rendit seul au milieu de l'armée turque ; admis en présence du sultan, il lui plongea un poignard dans le ventre.

Ce coup hardi ne put sauver l'empire serbe.

La bataille s'engagea. Wuk passa à l'ennemi avec une partie de ses cavaliers, les Serbes furent vaincus ; le roi Lazare, après avoir héroïquement combattu, fut fait prisonnier. Bajazet, fils et successeur de Murad, le fit traîner devant le cadavre de son père. « Comment as-tu osé commettre un tel crime ? — Comment, votre père et toi, avez-vous osé envahir mon royaume ? Si mon glaive était à mon côté, tu tomberais toi-même auprès de ton père. » Lazare aussitôt eut la tête tranchée.

Telle fut la fin du dernier roi serbe.

Après cette funeste bataille de Kossovo, dont les Serbes n'ont jamais perdu le souvenir, le sultan Bajazet donna l'investiture d'un lambeau du royaume à Étienne, fils de Lazare, et accorda une principauté au traître Wuk et à ses fils.

CHAPITRE III

Les Serbes sous la domination turque. — Mœurs, coutumes, légendes.

Pendant plus d'un siècle et demi, après la bataille de Kossovo, la lutte continua entre les deux dynasties qui s'étaient partagé l'ancien royaume de Serbie. Les Serbes, à différentes occasions, furent obligés de se mêler des querelles des princes ottomans. Dix mille des leurs, par exemple, combattirent à Angora, dans l'armée de Bajazet. Étienne V, qui les commandait, s'ouvrit deux fois passage à travers l'armée mongole et sauva Soliman, fils aîné de Bajazet. En mourant, Étienne recommanda aux siens de choisir pour le remplacer le vieux Georges Brandawich. Sommé par le sultan Murad II de se reconnaître tributaire et de livrer son royaume, Georges se tira du danger en lui donnant sa fille avec une partie de ses États pour dot; il obtint en retour la permission de bâtir la

forteresse de Semendrie. Mais bientôt après, Murad exigea l'abandon de cette forteresse. Le prince serbe appela à lui les Hongrois, leur cédant Belgrade contre la promesse d'un secours. Les Turcs, cependant, envahirent la Serbie, s'emparèrent de Semendrie et forcèrent Georges à prendre la fuite.

La dernière tentative qui fut faite pour délivrer les Serbes eut lieu en 1459. Le pape Sylvestre envoya, pour prêcher la croisade contre les Turcs, un moine fameux, Giovanni Kampistrano. Ce moine parcourut l'Allemagne, la Hongrie, les pays slaves, s'efforçant d'entraîner les populations à la guerre sainte. Il leva quelques troupes et vint combattre avec succès sous les murs de Belgrade. Mais il mourut bientôt après, et son armée aussitôt se débanda. Les Serbes, dès lors, n'eurent plus aucun espoir d'être secourus. En 1463, Mahomet II, maître de Constantinople, pénétra dans leur pays et, violant une capitulation, il incendia les villes et les villages, il dévasta les campagnes. Deux cent mille habitants furent emmenés captifs en Turquie et y périrent de froid et de faim. Les provinces bosniaques devinrent un vaste désert.

Mahomet II ne tarda pas à comprendre

quel intérêt il y avait pour les Ottomans à ce que ces provinces, qui servaient de boulevard à l'empire, demeurassent occupées par les vaillantes et fortes populations qui, jusqu'alors, les avaient habitées. Il voulut, par quelques institutions empreintes d'un certain libéralisme, retenir les Serbes qui n'avaient point émigré, et il essaya de faire revenir les autres.

C'est ainsi qu'il reconnut aux chrétiens du pays conquis le droit de conserver et de pratiquer leur religion. L'existence légale de l'église bosniaque, vis-à-vis des Turcs, repose encore aujourd'hui sur la capitulation qui lui a été accordée par Mahomet II au moment de la conquête, et qui est encore aujourd'hui entre les mains des religieux catholiques. Voici ce curieux document :

Moi, sultan Mahomet Khan, je fais savoir à tous et à chacun en particulier que j'ai accordé mes grâces insignes aux religieux porteurs de ce commandement. Je défends que nul s'arroe le droit de les vexer, de les tourmenter et de s'immiscer dans leurs églises, et veux qu'ils soient libres dans mon empire.

Que ceux qui sont partis ou ont pris la fuite soient libres et tranquilles, et s'ils reviennent par la suite, qu'ils puissent séjourner sans crainte dans mon em-

pire et demeurer dans leurs églises. Je veux que ni moi ni aucun de mes sujets ne puisse les vexer, les tourmenter et les inquiéter dans leurs personnes, leurs biens et leurs églises. En outre, s'ils veulent amener quelqu'un des pays étrangers dans mon empire, ils sont libres de le faire.

C'est pourquoi je leur ai accordé ce commandement impérial, et je fais le serment solennel, je jure par le grand Dieu créateur du ciel et de la terre, par les quatre livres saints, par notre grand prophète, par les cent vingt mille envoyés, par l'épée dont je suis ceint, que nul ne sera autorisé à contrevenir à ce qui est écrit ici, tant qu'ils seront fidèles à mes ordres et à mon service.

L'église catholique cependant ne tarda pas à déchoir de la situation florissante qu'elle avait avant 1469. A cette époque, les franciscains possédaient dans le pays vingt-quatre monastères, tous dotés de solides revenus; ils n'en ont actuellement plus que trois. Les causes du triste état où est tombée dans ces provinces l'église catholique sont faciles à donner.

Il faut reconnaître tout d'abord que la conquête ottomane avait été singulièrement facilitée par la politique des États de la chrétienté latine : « Les menées incessantes, dit M. Cy-

« prien Robert¹, des cardinaux et des évêques
« d'Allemagne, dans ces régions, avaient fini
« par rendre la masse du peuple indifférente
« à la religion qu'il voyait si indignement ex-
« ploitée par un ramas d'ambitieux. L'hérésie
« des *bogomiles* (élus de Dieu), gnostiques qui
« niaient la trinité, la hiérarchie ecclésias-
« tique et la divinité du Christ, avait déjà for-
« tement ébranlé la foi orthodoxe en Bosnie
« et en Albanie. Les bogomiles, précurseurs
« des réformés, appelés par les Grecs *Katha-*
« *reni* ou chrétiens purs, et par les chroniques
« latines *Patareni* (mot qui n'offre aucun
« sens), ne contribuèrent pas moins que le
« schisme grec à provoquer l'intolérance des
« évêques allemands et à faciliter les con-
« quêtes de l'islamisme en Bosnie. Rome et
« le saint empire germanique n'avaient atta-
« ché à leur cour toutes les grandes familles
« du pays qu'en leur accordant, pour prix
« de leur conversion, des droits féodaux sur
« les paysans schismatiques : ces familles,
« instruites à voir dans la religion un moyen
« de domination temporelle, passèrent du
« pape à Mahomet, et conservèrent ainsi

1. *Les Slaves de Turquie*, par Cyprien Robert.

« tous leurs droits seigneuriaux sur les pay-
« sans qui ne voulurent pas les imiter. Quant
« aux marchands, habitants des villes, la
« plupart Katharédiens, ils ne se firent aucun
« scrupule d'imiter l'apostasie des nobles ca-
« tholiques. Dès lors, il y eut en Bosnie une
« majorité musulmane qui, nécessairement
« hostile à l'Europe, n'inspira aucune dé-
« fiance aux sultans et obtint aisément de la
« Porte la confirmation de tous ses privi-
« léges. »

Ces musulmans bosniaques qui, au fond, tenaient fort peu au Koran et dont le culte se rapprochait beaucoup plus du christianisme que de l'islamisme des Turcs, devinrent les véritables maîtres du pays. Les principales villes des provinces serbes finirent par former des espèces de républiques qui avaient leur patriciat et auxquelles étaient admis tous les riches marchands et même les artisans, quand ils possédaient la somme d'argent requise par l'usage. Mais au-dessus de ces patriciats des villes, il s'éleva une noblesse militaire, formée de tous les begs et *Kapetani* des châteaux de la campagne. Ces *Kapetani* commandaient à la classe intermédiaire des *Spahis*, espèce de cavaliers possé-

dant des spahiliks ou fiefs, à condition de marcher chaque fois que l'empire était menacé. Ces begs et ces spahis, pour la plupart renégats ou fils de renégats, étaient exempts d'impôts et avaient le droit d'exiger des paysans, du *raïa*, la dîme et les *robotes* ou corvées pour battre le blé des dîmes, pour transporter à la ville le foin, le maïs, l'avoine, le vin. Les spahiliks, plus tard, furent transformés par la Porte en *tchiflliks*, c'est-à-dire en fermes, dont le seigneur devenait le propriétaire absolu comme dans la primitive féodalité.

Les malheureux raïas serbes, dès lors, foulés aux pieds, écrasés par les begs, les spahis, les pachas, le vizir, vicaire du sultan dans le pays, n'ont plus d'autres propriétés que leur corps. Ils n'ont pas le droit de posséder d'élégantes demeures, de vastes domaines, de riches habits; leurs longues moustaches même doivent être coupées. En chemin, s'ils rencontrent quelque musulman, ils doivent descendre de cheval et lui céder le haut de la route; frappés par les spahis, ils ne peuvent répondre, car les musulmans sont sacrés, et il y a peine de mort pour le ghiaour qui s'attaquerait à l'un d'eux.

Ainsi opprimés, les raïas entretiennent contre leurs maîtres une haine toujours vivace. Menacés dans leur personne, dans leur famille, condamnés aux redevances les plus lourdes, ils se sont retirés des villes et ont été placer leurs demeures dans la montagne. Sans patrie, sans église, sans aucun de ces liens qui établissent entre les hommes la vie politique, la défense commune du pays, il n'est resté au Serbe que sa famille. Elle est devenue tout pour lui. Souvent, retiré dans les bois, il se fait *heïduque*, c'est-à-dire brigand. L'*heïduque* est armé et protégé par les raïas chrétiens, car c'est surtout aux Turcs qu'il s'attaque, il se fait le vengeur de l'opprimé, le défenseur du faible. L'*heïduque*, c'est le *klephte* grec, ce bandit courageux qui

... A pour tout bien l'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Les mœurs des raïas serbes sont d'une grande sévérité. Ils n'ont qu'une femme, même les musulmans ; les deux sexes vivent partout séparés. Pour toute nourriture, n'ayant guère que la *koulia*, ou soupe de

mais en hiver, et en été quelques légumes qu'ils mangent crus, ces raïas n'ont que le défaut de boire immodérément; ils s'enivrent avec la *slivovitsa* (eau-de-vie de prunes); ils en boivent comme on boirait de l'eau et souvent s'abrutissent.

Le maréchal de Bassompierre, un buveur célèbre, raconte dans ses mémoires un trait qui donne une idée de la capacité absorbante des habitants de ces régions. Se trouvant dans ce pays, il invita à dîner les religieux d'un monastère, et les enivra à ce point que l'on fut obligé de les rapporter chez eux ivres-morts. Deux jours après, l'abbé, supérieur du monastère, invita à son tour le maréchal, lui rappelant le mauvais tour qu'il avait joué aux religieux et le prévenant qu'il ait à se bien tenir, car on tâcherait de lui rendre la pareille. Bassompierre accepta l'invitation; il revint, en effet, du dîner ou plutôt on le rapporta dans un état qui rappelait celui où il avait mis les bons religieux.

— « L'abbé, ajoute Bassompierre, s'est à coups sûr joué de moi; il a mêlé quelque poudre à mon vin, car, en conscience, je n'ai pas vidé plus de vingt-six verres. »

Ces verres de bohême, dont parle Bassom-

Pierre et dont on s'était servi au dîner, sont, on le sait, d'une taille toute spéciale.

Les Serbes ont gardé le culte des vieilles coutumes et vivent pour ainsi dire dans le passé. Depuis le *xiv^e* siècle, ce peuple est demeuré enfermé dans la poésie. Son empire brisé, toute civilisation chez lui étant détruite, n'ayant pas de gouvernement national, pas d'institutions, pas de livres, il demeura invinciblement attaché par le souvenir à la période brillante de son passé, cherchant à resserrer et à relier entre elles les quelques traditions tronquées, les légendes plus ou moins fabuleuses qui étaient en sa possession. Il refit l'histoire par la poésie. Chanter fut pour lui un besoin, et ce goût est aujourd'hui encore tout aussi vif qu'il y a cinq siècles. Ces légendes et ces chants poétiques qui se créaient surtout dans le pays des montagnes, le Monténégro, la Bosnie, l'Herzégovine, rappellent par leur forme les chants des Homérides; ils étaient récités par des rhapsodes, aveugles eux aussi — l'aveugle dans la basse Serbie signifie le poète — et répétés par tout le peuple. Le style de la poésie serbe est éminemment épique. Cette poésie est surtout composée de fragments de récits,

de circonstances, de menus faits n'ayant pas entre eux un lien immédiat, mais se rapportant toujours à un événement principal. Ces événements pour la plupart se rattachent à l'histoire de la famille des Nemanitschs, la seule qui conserva son indépendance pendant les trois siècles de la grandeur serbe. La Serbie a son épopée nationale qui rappelle la période de gloire et de puissance : c'est le czar Duczan se dirigeant vers Constantinople et mourant au moment où il allait fonder sur le Bosphore un immense empire ; c'est l'histoire du vieux roi Yug, qui apparaît comme un patriarche, celle du roi Woucachin, le guerrier politique et prudent, l'Ulysse slave ; c'est surtout la vie, les combats, la mort du roi Lazare qui est glorifié comme le martyr de la cause nationale.

Les plus belles, les plus poétiques légendes sont celles qui racontent la lutte de ce héros, dont la figure est idéalisée, contre Murad et la triste bataille de Kossovo. Rien n'est grand, rien n'est épique comme ces poésies.

C'est d'abord le défi envoyé par le sultan Murad au roi Lazare.

Le sultan Murad, dit le poète, arriva sur le champ de Kossovo, et, arrivé sur ce champ, il écrit un petit

livret qu'il expédie pour qu'on le mette sur les genoux du roi Lazare.

« O Lazare ! chef des Serbiens, on n'a jamais vu, on ne verra jamais qu'une seule terre ait deux maîtres, qu'un seul sujet paie deux impôts à la fois. Ainsi, nous ne pourrons pas régner l'un et l'autre en même temps. Or, envoie-moi les clefs et les tributs, les clefs d'or de toutes les villes et le tribut de cette année. Si tu ne veux pas m'envoyer cela, viens sur le champ de Kossovo et nous partagerons la terre avec nos sabres. »

Lorsque Lazare eut lu ce livret du sultan, il commença par pleurer amèrement, puis il envoya des ordres à tous ses sujets pour qu'ils eussent à se réunir promptement.

« Que celui qui ne se rendra pas sur le champ de Kossovo, ne voie rien prospérer sous sa main ! ni le froment blanc sur ses champs, ni la vigne dans ses jardins ! »

Puis vient la description de l'armée turque, armée si nombreuse qu'en quinze jours un cavalier n'en a pu joindre le bout. La plaine tout entière est couverte de Turcs, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier ; les lances sont serrées les unes contre les autres ; si une goutte d'eau tombait du ciel elle n'arriverait pas à terre. C'est la Turquie entière

qui se rue sur la Serbie et qui va l'écraser sous le nombre.

Le départ de Lazare et le récit de la bataille forment une des plus belles et des plus nobles poésies qui existent dans aucune langue.

Le czar Lazare était assis pour le repas du soir ; près de lui est son épouse Militza, la czarine, et elle parle ainsi, l'épouse du roi, Militza, la czarine : « Czar Lazare ! couronne d'or de la Serbie !... Demain tu pars pour Kossovo, et tu emmènes avec toi serviteurs et vaïvodes ; ne m'en laisseras-tu pas un dans ma cour ? Ne me restera-t-il personne pour t'envoyer ma lettre sur le champ de bataille et attendre une réponse ? Tu emmènes déjà avec toi neuf frères chéris, mes frères, les neuf Jugowitz ; laisse-moi un seul de mes frères, un seul frère, par lequel au moins puisse jurer sa sœur¹. »

Et le prince des Serbes lui répond : « Dis ! chère Militza, ma czarine, lequel de tes frères veux-tu que je laisse avec toi dans cette blanche demeure ? — Laisse-moi Bochko Jugowitz. » Et le prince des Serbes répond : « Ainsi soit fait ! Militza, ma czarine ! Demain, à la blanche aurore, au lever du soleil, quand les portes de la forteresse s'ouvriront, place-toi à la sortie ; là défilent en ordre les guerriers

1. *Par mon frère, aussi vrai que mon frère vit*, est un serment sacré pour une femme serbe.

de l'armée, tous à cheval et la lance de bataille en main ; à leur tête sera Bočko Jugowitz, qui porte devant eux l'étendard de la croix ; donne-lui de ma part le salut et la bénédiction ; qu'il confie la bannière à qui il voudra, et qu'il reste près de toi dans ta cour. »

. . . Militza, en effet, demande le lendemain à son frère Bočko de rester, mais il lui répond : « Va, sœur, à ta blanche tour ! Pour moi, je ne retourne point avec toi ; l'étendard ne quittera pas mes mains, quand même le czar m'offrirait tout Krujevatz ; voudrais-tu que l'armée entière me montrât du doigt : « Voyez le poltron ! voyez le lâche Bočko, qui n'ose pas aller à Kossovo, qui ne veut pas mourir pour la foi sainte ! »

. . . Militza s'adresse au Jugowitz Woïno ; et lui aussi refuse de rester dans la tour, et veut aller à Kossovo. La czarine alors tombe sur la froide pierre et s'évanouit.

Le lendemain, au point du jour, voilà deux corbeaux noirs qui s'envolent à tire-d'aile de la vaste plaine de Kossovo et qui s'abattent sur la blanche tour, sur la tour de l'illustre prince de Serbie ; l'un croasse et l'autre parle : « N'est-ce point la tour du glorieux prince, et n'y a-t-il personne dans la tour ? » Sur la tour on n'entend rien ; mais à l'intérieur, la czarine les a entendus ; elle monte aussitôt sur la blanche tour et interroge ainsi les deux noirs corbeaux : « Dieu vous bénisse tous deux, noirs corbeaux ! Dites-moi, d'où venez-vous si matin ? Serait-ce

par hasard du champ de Kossovo? Avez-vous vu là-bas deux puissantes armées? Se sont-elles battues, ces deux puissantes armées? Mais laquelle, dites-moi, laquelle est victorieuse?» Et les deux corbeaux lui répondirent :

« Grand merci, Militza la czarine ; c'est de Kossovo que nous venons ce matin ; là nous avons vu deux puissantes armées, lesquelles, hier, se sont livrés une grande bataille, où les princes des deux armées sont demeurés. Des Turcs, il en est peu resté ; mais des Serbes, ce qui reste en vie, tout est sanglant ou blessé. »

. . . Arrive un serviteur tout sanglant ; la czarine lui donne du vin rouge et panse ses blessures ; puis elle l'interroge et lui demande comment sont tombés son époux, son père et ses frères.

Alors le serviteur commence à raconter : « Maître, tous sont restés sur le champ de bataille. Là où l'illustre prince est tombé, est un monceau de javelots tous rompus, tous brisés, turcs ou serbes ; mais les javelots serbes sont en plus grand nombre, tous rompus pour la défense du maître, le czar glorieux. Quant à Jug, placé à l'avant-garde, il est tombé au commencement de la bataille, et huit des fils de Jug sont tombés. Ils n'ont pas voulu se séparer, les frères, tant qu'un seul a pu se remuer ! Il restait encore Bočko, le fils de Jug ; sur le champ de bataille flottait son étendard ; il chassait les Turcs par bandes, comme les colombes. Là où le sang montait jusqu'aux genoux, là il est tombé. Pour Milosch,

maitresse, il est tombé près des froides eaux de la Sitnitza, où gisent des monceaux de Turcs; Milosch a tué le sultan Murad, et de sa propre main douze mille Turcs! Que Dieu l'en bénisse avec tous les siens! Il vivra dans le cœur des Serbes, il vivra dans leurs chants et leurs récits, jusqu'à ce que le monde et la plaine de Kossovo soient anéantis!... Mais si tu me parles de Wuck, le misérable!... Que la malédiction soit sur lui et sur tous les siens! car c'est lui qui a trahi le czar! Il a déserté avec douze mille guerriers, avec douze mille cavaliers infâmes comme lui!... »

Les Serbes, encore aujourd'hui, pleurent lorsque ce chant de Kossovo est récité devant eux.

Après ce premier cycle de la poésie épique, commence un cycle romanesque: ce sont des exploits d'individus, de grands guerriers; plus tard, d'heïduques, en faveur desquels la nature même combat; les arbres de la forêt sont leurs pères, la Wilis est leur sœur.

Parmi ces personnages célébrés dans les légendes, le plus illustre est Marco Kraliewitch, le dernier survivant de Kossovo. C'est le génie même de la Serbie. Courageux comme son glaive, fort comme Hercule, ce héros, qui vit trois siècles, est l'effroi des sul-

tans. Quand l'heure de mourir est venue, il monte sur la montagne. Il creuse une tombe à Scharaz, son cheval fidèle, dont il abat la tête d'un seul coup. Puis il brise en quatre son sabre, pour que les Turcs ne puissent jamais se vanter d'avoir les armes de Marco; il casse en sept morceaux sa lance de bataille, en jette les débris dans les sapins de la forêt, puis il s'étend sur le gazon et, tirant sur ses yeux son bonnet de zibeline, il s'endort du dernier sommeil.

Les *piesmas*, composées sur les heïduques et qui racontent la résistance victorieuse opposée par ces braves aux attaques des vizirs de Bosnie, sont nombreuses. Elles servent à donner une juste idée de la vie sociale des Bosniaques. En voici une sur le célèbre heïduque Miiat :

Aux derniers jours d'automne, le heïduque Miiat, avec trente compagnons, s'en va en quartier d'hiver à Seraïevo chez son pobratim Evendi-Cadi, qui le traite splendidement à son arrivée, et, après s'être bien repus de vin et de viande, les gais heïduques s'en vont chantant par la ville; les Turcs de Seraïevo délibèrent et envoient prévenir le vizir de ce qui se passe. Le vizir ne savait quel parti prendre, lors-

qu'enfin son delibachi Khouso promet à l'hospodar qu'avec soixante delis il lui amènerait mort ou vif le terrible Miiat.

Khouso partit donc avec soixante delis pour Saraïevo, entra chez Evendi-Cadi qui était absent, et se mit à maltraiter ses deux blanches cadines, pour qu'elles lui découvrirent où se cachaient les heïduques.

Aux cris des femmes, Miiat accourt avec les siens. Alors, dissimulant leurs projets, les delis turcs se mettent à boire paisiblement avec les heïduques. Enfin, les Turcs eux-mêmes s'enivrent et leur langue se délie; le delibachi Khouso boit en disant: — « Non à toi, Tomitz Miiat, ni à moi, mais à notre vizir, au vizir impérial de Bosnie dont je vais exécuter les ordres. » — La coupe passe de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle arrive au neveu de Miiat, Marianko, qui s'écrie: — « Non à toi, delibachi, ni à ton vizir, mais à mes deux pistolets qui vont racheter ma tête et celle de mon oncle. » — Et jetant la coupe, il fit feu sur Khouso qu'il tua. Alors les heïduques s'emparèrent des delis ivres, leur lièrent les mains et les enfermèrent dans la cave du cadi; puis ils se couvrirent des vêtements de leurs prisonniers, montèrent leurs chevaux et traversèrent, ainsi déguisés, les rues de Saraïevo au milieu des Turcs auxquels Miiat se donnait pour l'envoyé du vizir contre les heïduques.

Dans un autre chant, Tomitz Miiat sauve

d'un grand danger la femme de Nicolas, knèze de la ville de Smiale. Le pacha de Zvornik a écrit à Nicolas de tenir prêtes pour son passage trente brebis avec trente jeunes filles voilées et couronnées, qui ne sachent pas encore ce que c'est qu'un homme, et de plus sa propre femme, Hélène, dont lui, pacha, prétend jouir à son aise. Nicolas fond en larmes et Hélène est très-triste, mais elle songe à s'adresser à Miiat, son compère. Miiat descend de la montagne avec ses heïduques, on lui raconte l'affaire : « Pauvre sœur ! dit-il, appelle vite un barbier pour qu'il nous rase la barbe et les moustaches et apporte-moi trente couronnes avec autant de robes de fiancées pour en parer mes trente heïduques. » C'est ainsi fait, rasés et parés de fleurs, les trente heïduques semblent de fraîches et vigoureuses jeunes filles.

La nuit commençait à peine, quand le bey de Zvornik arriva, précédé de trente formidables delis. Il dispersa ses hommes sous les trente tchardaks où il voyait les jeunes filles couchées, et lui-même se rendit droit à la chambre d'Hélène, où Miiat, travesti, le reçut le plus galamment possible. Bientôt le pacha saisit amoureusement la prétendue Hélène

qu'il fait asseoir sur les coussins de soie en lui disant : Belle amie, ôte-moi ma ceinture ! Miiat lui dénoue doucement sa ceinture et suspend à la muraille ses armes meurtrières.

Alors le pacha l'embrasse sur la joue et mord les épaules de la belle, qui, s'échappant de ses bras, lui répond par d'autres agaceries. Il veut découvrir son sein ; elle s'y refuse en rougissant. — « Mon maître, fume d'abord, dit-elle au pacha ; le reste de la nuit sera pour les caresses. »

Heureux de sa conquête, l'infidèle enfin veut en jouir ; mais en cherchant les douces mamelles, sa main rencontre la dure cuirasse du heïduque. Glacé d'effroi, il veut fuir ; c'est en vain. Tomitz Miiat l'arrête d'un bras solide : « Infâme pacha, il faut que tu perdes ici ton pachalik. » — Et d'un coup de sabre, il lui abat la tête. Dans le même temps, l'écho répète trente coups de pistolet.

Nous avons dit que la poésie lyrique avait surtout pris naissance et s'était développée dans le pays des montagnes. Dans la plaine, la grande poésie se récite et tend à disparaître. On laisse de côté les exploits des grands guerriers et les légendes nationales ; on préfère la poésie des fables, des fabliaux, des chansons surtout, qui conservent une grâce et une candeur virginale pleines de sa-

veur, et dont le style surpasse peut-être la correction et la précision du style épique. Beaucoup de ces chansons sont faites par des jeunes filles; elles sont simples et délicates et ressemblent à celles des Grecs. Parmi ces chansons, la *Modestie d'une jeune fille* est citée comme une des plus belles par tous les critiques.

La belle Militza a des sourcils trop longs; ils jettent une ombre sur sa blanche figure et même sur ses lèvres vermeilles. Pendant trois longues années, je l'ai vue chaque jour, et je n'ai jamais pu connaître quelle est la couleur de ses yeux; je n'ai pu reposer mon regard sur son œil ni sur sa figure blanche.

Alors, j'ai invité les jeunes filles et Militza à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein. Tout à coup, il s'obscurcit, et l'éclair traversa le nuage. Toutes les filles levèrent les yeux vers le ciel; Militza seule ne les imita pas; ses yeux restèrent, comme toujours, attachés à la verdure de l'herbe. Les autres filles lui dirent d'abord à l'oreille :

— Sœur et compagne, est-ce trop de raison, est-ce trop de simplicité de regarder ainsi toujours l'herbe verte, de ne pas lever une seule fois les yeux vers

le ciel, où serpentent les éclairs?—Militza, la vierge, leur répondit : Je ne suis ni trop spirituelle, ni trop simple, mais je ne suis pas une Wila (sorcière), et ce n'est pas mon affaire de jouer avec les nuages. Je suis jeune fille, c'est pourquoi je baisse les yeux.

Voici un autre échantillon : la chanson d'une jeune fille qui cherche son ami dans le bois et qui a trouvé son habit dans la prairie.

Hier soir, j'ai trouvé dans la prairie son manteau brodé et son tambourin orné d'argent, ainsi qu'une pomme fraîchement cueillie. Et je restais pensive, méditant longtemps. Si je prenais son manteau, il pourrait bien avoir froid ; si je prenais son tambourin, il le regretterait trop, car c'est un cadeau de mon frère. Enfin ayant réfléchi, je me dis : Je goûterai de cette pomme, j'en goûterai, mais je ne la prendrai point, pour qu'il s'aperçoive que quelqu'un est venu ici et pour qu'il sache que c'est moi

D'autres morceaux ; voici *la Trahison* :

Un couple heureux s'amusait sur la prairie ; ils croyaient que personne ne les voyait, mais la prairie les a entendus et les dénonça au troupeau, et le troupeau le dit au berger qui le chanta à un voyageur, et le voyageur le communiqua à un vaisseau, et le

vaisseau le dit à la mer, la mer le dit aux fleuves, qui le répétèrent à la maison paternelle.

Un petit tableau dans le genre grec :

Une jeune fille, assise dans le jardin, creuse dans la terre un petit sillon pour conduire de l'eau vers des fleurs, pour alimenter des œillets. Là où elle creusait, elle s'est endormie, la tête couchée sur une touffe de narcisses, les mains entrelacées dans les œillets et le pied blanc baigné dans le ruisseau.

Dans quelques strophes, on trouve une sorte de fine ironie, par exemple, dans *la Malédiction* :

La belle Smilia est occupée à broder, assise dans un jardin, au milieu des œillets. Sa mère l'appelle : « Smilia, viens au repas du soir » ; mais elle répond à sa mère : Mangez toujours, ne m'attendez pas, je ne pense plus au souper ; je suis toute à mon extrême douleur. Mon ami est venu aujourd'hui, il a causé de grands dommages ; il a marché sur mes fleurs et sur le buisson ; me trouvant assise à mon travail, il a mêlé ma soie. Maudis-le, ma mère ! Maudissons-le toutes les deux ! Qu'il soit enchaîné dans mes bras ! Qu'il soit emprisonné pour toujours dans mon cœur ! Qu'il soit dévoré par mes yeux.

Mais ces exemples sont rares ; le sentiment des chansons serbes est presque toujours simple. Elles portent d'ailleurs au plus haut degré l'empreinte du génie des races slaves. Encore peu connues chez nous, elles attendent quelque commentateur à la fois savant et inspiré. L'illustre professeur au Collège de France, Adam Mickiewicz, le collègue de MM. Michelet et Quinet, avait commencé de les répandre. Une telle étude, si attrayante et si féconde, ne peut manquer d'être reprise. Les Slaves ont le droit d'être fiers de leurs poésies nationales. Si la critique moderne portait ses investigations de ce côté, nous ne doutons pas qu'elle n'y trouvât à recueillir une ample moisson de vues, d'indications, de précieux renseignements pour l'histoire et la philosophie.

CHAPITRE IV

Suite de la domination turque. — Lutte des spahis-musulmans et des raïas chrétiens. — Premier réveil des populations de la Bosnie et de l'Herzégovine.

« Les Turcs, a dit J. de Maistre, en parlant
« des Grecs ¹, sont aujourd'hui ce qu'ils
« étaient au milieu du xv^e siècle, des Tar-
« tares campés en Europe. Rien ne peut les
« rapprocher du peuple subjugué que rien
« ne peut rapprocher d'eux. Là, deux lois
« ennemies se contemplent en rugissant ;
« elles pourraient se toucher pendant l'éter-
« nité, sans pouvoir jamais s'unir. Entre elles,
« point de traité, point d'accommodement,
« point de transaction possible. L'une ne peut
« rien accorder à l'autre, et ce sentiment
« même qui rapproche tout, ne peut rien sur-
« elle. De part et d'autres les deux sexes n'o-
« sent se regarder. Entre eux est le sacrilège
« et le dernier supplice. On dirait que Maho-

1. Joseph de Maistre, *du Pape*, liv. iv, chap. vii.

« met II est entré hier dans la Grèce, et que
« le droit de conquête y sévit encore dans sa
« rigueur primitive. » Cette parole peut s'appliquer à toutes les provinces d'Europe soumises à la domination turque et en particulier aux provinces bosniaques.

Là comme ailleurs, il se creusa entre la race conquérante et la race conquise un abîme que rien ne put combler. Entre le maître et l'esclave aucun amalgame ne fut possible.

Fondé sur l'égoïsme du conquérant, l'empire ottoman ne put jamais s'élever au-dessus du despotisme militaire. Son absolutisme toujours pesa, et de la façon la plus lourde, sur les populations conquises. Le système gouvernemental à la longue put s'amender, les provinces n'en restèrent pas moins livrées à l'arbitraire d'une brutale oligarchie militaire. Aux yeux des bons musulmans, tous les chrétiens continuèrent à être des chiens portant la même queue et des cochons ayant les mêmes soies.

A l'époque de l'insurrection grecque, un homme ¹ qui, mieux que tout autre, connais-

1. Lettre d'Odysseus à Mehemet-Pacha, en date du 27 novembre 1822.

sait les griefs des raïas, les désigna sommairement comme « provoqués par les cruautés
 « et par les injustices commises, à l'insu du
 « gouvernement, par les vizirs, les voïvodes,
 « les kadis et les bouloukbachis, qui fer-
 « maient le livre de Mahomet pour ouvrir
 « le leur; qui faisaient violence à toute
 « femme qui leur plaisait; qui décapitaient
 « tous les négociants riches pour s'emparer
 « de leur fortune, et qui permettaient à tous
 « les vagabonds d'assassiner impunément
 « tous les citoyens respectables sur la grande
 « route. » S'il en était ainsi après le change-
 ment formel du système et l'amélioration
 des lois et des réglemens, après la publica-
 tion expresse des statuts, après les ordres
 des sultans, relativement à la modération et à
 la justice que l'on doit montrer aux chrétiens,
 quelle dut être la condition des raïas à l'épo-
 que où les anciens principes régnaient sans
 conteste! Et c'est pendant des siècles que cette
 effroyable servitude a pesé sur ces malheu-
 reuses populations! On se demande comment
 les puissances de l'Europe ne parvinrent
 pas à les arracher à ce joug, à les sortir des
 griffes de la *nation haïe des dieux et des hommes.*

Quelques tentatives furent faites, mais sur-

tout dans le but d'éveiller la vigilance et de maintenir la barrière opposée aux conquêtes turques. Nous avons déjà parlé dans le précédent chapitre du maigre résultat de l'espèce de croisade entreprise par Giovanni Kam-pistrano. Cet effort fut le plus sérieux. On a constaté avec raison qu'à mesure que le danger de l'invasion ottomane a diminué et que l'esprit belliqueux de la dynastie d'Omar s'est éteint, la chaleur avec laquelle les nations d'Occident avaient épousé les intérêts des chrétiens esclaves d'Orient s'est refroidie.

Mais il y a eu d'autres causes à l'inertie des peuples d'Occident. « La même jalousie
« politique, dit un historien judicieux, le
« même antagonisme des intérêts qui, en-
« core de nos jours, prolongent l'existence
« chancelante de la Turquie, affermirent au-
« trefois la conquête ottomane. A son origine
« même, la question d'Orient était, dans ses
« parties essentielles, ce qu'elle est de nos
« jours. Tous ceux qui se seraient joints à
« une nouvelle ligue des croisés auraient de-
« mandé leur part de la proie, mais ils n'au-
« raient laissé à personne la part principale.
« On aurait peut-être, si les circonstances
« l'avaient permis, pu tomber d'accord sur

« la part qu'on aurait faite à Venise, à Gênes,
« à la Hongrie, à l'Albanie; mais ce que de-
« viendrait Constantinople, Pie II le passa
« sous silence dans l'assemblée des princes
« Italiens à Rome (1463), absolument comme
« plus tard Napoléon le fit dans ses entre-
« vues avec Alexandre. S'il fallait que l'em-
« pire d'Orient fût rétabli, Pie II aurait
« mieux aimé y voir régner, sous la protec-
« tion du pape, comme il le proposait (1461),
« des osmanlis appartenant à l'Église ortho-
« doxe, un Mahomet II ayant reçu le bap-
« tême, que d'y retrouver le pouvoir des
« Grecs. Mais le monde chrétien n'aurait pu
« supporter cette combinaison, pas plus que,
« dans la suite, on n'aurait souffert l'empire
« universel de Charles-Quint. »

Aussi, tout le courage chevaleresque de ces croisés du quinzième et du seizième siècle ne fit-il que maintenir vivantes les espérances des chrétiens d'Orient sans jamais en réaliser aucune. L'attitude presque indifférente des nations de l'Europe contribua beaucoup à favoriser cette apostasie que l'on trouve au quinzième et au seizième siècle sur tous les points de l'Empire, et que nous avons déjà constatée en Bosnie. Ce courant

vers l'apostasie ne s'arrêta qu'au moment où les chrétiens Grecs de Russie manifestèrent leurs sympathies pour leurs coreligionnaires d'Orient et stimulèrent chez les raïas le sentiment de leur nationalité. Serbes, Grecs, et Roumains s'attachèrent alors à leur foi avec une ardeur plus grande et une confiance nouvelle.

Dans les provinces de Bosnie comme en Serbie, la lutte, à cette époque, devint plus vive entre les raïas chrétiens et les renégats. Il y eut entre ces descendants d'une même race scission complète, puis guerre acharnée. Les raïas commencent leur travail d'affranchissement; l'aristocratie bosniaque au contraire, qui s'est faite musulmane, combat avec les Turcs. C'est ainsi que cette aristocratie soutint par ses exploits chevaleresques l'islamisme durant la longue guerre que l'Autriche et la Russie coalisées firent au colosse Ottoman de 1737 à 1744. Les raïas serbes étant en pleine insurrection, cette noblesse, bataillant tantôt sur le Danube, tantôt sur l'Adriatique, empêcha le Monténégro d'unir ses forces à celles des Serbes danubiens, et sauva l'empire Turc du démembrement qui le menaçait.

La Porte à ce moment jeta le masque. Par

un calcul de politique machiavélique, elle voulait opposer les serbes renégats aux chrétiens et les faire s'entre-détruire. Elle abandonna les spahis musulmans qui venaient de combattre pour elle et ordonna au nom de l'humanité aux vizirs de Belgrade et de Bosnie d'agir désormais en protecteurs particuliers des raïas. Les spahis de Bosnie et de Serbie se soulevèrent aussitôt, ils s'emparèrent de Belgrade et y établirent le siège de leur gouvernement provisoire. Le pouvoir exécutif de ce gouvernement serbo-musulman se composait de cinq membres devenus célèbres en Orient sous le nom de *daïs*, qui n'est que le mot deys prononcé à la manière slave. La guerre entre les raïas et les spahis fut atroce. En 1804, des massacres de chrétiens eurent lieu presque journellement, et le vizir de Bosnie demeura neutre. Les bandes de heïduques enfin, qui heureusement n'avaient pu être détruites, sauvèrent les raïas. En quelques mois ils affranchirent plusieurs vallées, imposant au vizir comme clause de la paix, qu'aucun corps de troupes turques ne pourrait à l'avenir traverser ces vallées, et que les spahis n'y paraîtraient plus qu'isolément, une seule fois chaque année, pour recueillir leurs dimes.

Les heïduques unis aux raïas poussèrent plus loin leur victoire. Ils prirent Belgrade et chassèrent les janissaires bosniaques de toute la Serbie, à l'exception de deux villes, Oujitsa et Karanovats. Malheureusement l'union du vizir de Bosnie avec les insurgés chrétiens n'avait été que momentanée. Ce vizir, malgré les ordres du sultan, soutint les Bosniaques musulmans. Alors, une persécution affreuse s'alluma contre les chrétiens de Bosnie. Comme les plus braves d'entre eux se battaient en ce moment en Serbie, le reste de la population fut décimé. Mais l'œuvre de l'affranchissement poursuivait son cours. En vain les vizirs de Bosnie et de Skadar s'unirent aux pachas de Bulgarie contre les insurgés serbes; conduits par le vaillant Georges le Noir et fortement secondés par les heïduques, ceux-ci tinrent tête partout. En 1806, une armée de cent mille hommes se rue sur eux; elle est entièrement défaite. Une longue guerre de représailles s'engage alors entre les chrétiens Serbes et les Bosniaques musulmans. En 1815, ceux-ci étaient partout victorieux et avaient repris tous les spahiliks d'où ils avaient été chassés. Un Serbe, Milosch, qui avait été adopté par le pacha de Belgrade et

reconnu Obor-Knèze, passa brusquement à cette époque du côté de ses coreligionnaires. Il attaqua à la fois les Turcs et les Bosniaques et les battit dans plusieurs rencontres. Un nouveau vizir ayant été nommé en Bosnie, Milosch fit sa paix avec lui ; il eut l'adresse de se déclarer pour le sultan et, soi-disant en son nom, il continua la campagne contre les spahis bosniaques qu'il détruisit en partie.

Pendant plusieurs années, la malheureuse Bosnie devint un champ de carnage. Dévastée par les Serbes, elle fut, en 1821, ravagée par les Monténégrins. Elle tomba alors dans une épouvantable anarchie. Les partis s'armèrent les uns contre les autres. Les tribus, les cités, les familles, se battirent entre elles.

Cependant, après ces rudes secousses, ce pays se releva tout à coup. A l'occasion des réformes européennes que l'on voulait y introduire, une nouvelle insurrection y éclata. Un démembrement de la Bosnie, masqué sous le titre de restitution des anciennes frontières de Serbie, avait été décidé en faveur de Milosch. Le jeune Vidaïtz, bey héréditaire de Zvornik, protesta contre toute concession de territoire ; uni à Vouseïne, le capitaine des Gradachats, il leva une armée avec laquelle

il s'empara des principales villes de la Bosnie. En 1831, Vouseïne, qui avait conçu le projet de marcher sur Constantinople et de détrôner le sultan Mahmoud, souleva l'Albanie et la Bulgarie. Il battit plusieurs fois les armées ottomanes, mais commit la faute de mettre bas les armes après qu'on lui eut fait la promesse que tous les anciens privilèges seraient rendus à la Bosnie. Cette promesse naturellement ne fut pas tenue; elle n'avait été faite que pour permettre aux armées turques de se reformer. La guerre éclata de nouveau et les Bosniaques furent une seconde fois écrasés sous le nombre dans la plaine de Kossovo.

Vouseïne ne parvint à rallier ses troupes que sous les murs de Seraïevo. La bataille s'engagea de nouveau plus terrible, plus acharnée. Les Turcs demeurèrent une seconde fois victorieux, grâce au secours que leur apportèrent les raïas herzégoviniens. A la tête de deux cents begs qui restaient seuls de son armée, Vouseïne se fit jour à travers l'armée du sultan et parvint à gagner la frontière d'Autriche. Le système gouvernemental de la Bosnie et de l'Herzégovine fut changé par les vainqueurs. De simples

aïans, des fonctionnaires révocables par le vizir remplacèrent les begs héréditaires des différents châteaux. La Bosnie même fut démembrée au profit de la principauté serbe. La Kraïna, y compris Kloutch; la Tserna-Rieka avec Gourgousovats, Bania et Sverlik; la nahia d'Alexinats avec Paratjine et Rajnia; le pays de Krouchevats; une partie du Stari-Vlah (vieille Valachie), en y comprenant la fraction du pachalick de Novibazar appelée Bervenik; la Drina, composée de la Radjevina et du Jadar: six districts enfin étaient cédés à Milosch. Ces six districts avaient à peu près une étendue de quatre cents lieues carrées; leur population, avant l'expulsion des habitants musulmans, s'élevait à peu près à deux cent mille âmes.

Cette expulsion ne s'opéra pas sans difficulté. Soutenus par des bandes de *golatchanes* (enfants nus), soldats vagabonds, licenciés par la Porte, les propriétaires bosniaques dépossédés reçurent à coups de fusil les soldats de Milosch. Celui-ci fut obligé d'envoyer une armée contre ces spahis, qui, chassés de leurs pénates et réduits à la misère, se battaient avec désespoir: « Ils étaient
« chassés pour toujours! dit M. Cyprien

« Robert¹. Quand les derniers Maures quittè-
« rent Grenade, bannis par les Espagnols,
« il se passa un drame, plus poétique peut-
« être, mais non plus attendrissant que celui
« dont le Stari-Vlah fut le théâtre au prin-
« temps de 1834. Ici on voyait non pas,
« comme en Espagne, deux peuples diffé-
« rents, mais un seul et même peuple, divisé
« en deux fractions, chrétiens et musul-
« mans, dont l'une, se croyant par son fana-
« tisme, ennemie irréconciliable de l'autre,
« la renvoyait sans pitié du territoire obtenu
« par les traités. On voyait des Serbes, la
« croix en main, chassant des Serbes, leurs
« frères, des cabanes où ils étaient nés. Le
« faible et le spoliateur se maudissaient dans
« la même langue; des troupes de mères
« éplorées, d'enfants à demi nus et sans
« abri, remplissaient les chemins. « Avec nos
« champs, vous nous enlevez notre pain ;
« nous mourrons de misère ! » disaient les
« proscrits aux nouveaux maîtres. « Qu'im-
« porte ! vous êtes des chiens d'infidèles ! »
« criaient les gens de Milosch. Ainsi on voyait
« ces hommes, récemment arrachés à l'escla-

1. M. Cyprien Robert, *les Slaves de Turquie*.

« vage , se faire un jeu de la liberté
« d'autrui. »

Dépouillés par les chrétiens libres de Serbie, les spahis se vengèrent en soumettant à mille tortures les raïas chrétiens de la Bosnie. La lutte s'engagea encore une fois entre les deux races. Ces divisions furent habilement exploitées par le nouveau vizir de la Bosnie, Vedchi, qui était décidé à faire triompher les réformes, le *tanzimat*, dans le pays. Soutenu par les raïas chrétiens, disposés à tout pour se venger de leurs spahis, il étouffa les antiques libertés oriento-slaves garanties aux Bosniaques par tous les tsars musulmans. Tous les fiefs héréditaires, toutes les grandes capitaineries furent remplacés par des emplois temporaires. L'aristocratie musulmane des spahis était trop affaiblie pour s'opposer violemment à ces réformes qui les ruinaient. Cependant elle tenta de résister dans Seraïevo. Le vizir investit la ville et la prit par la famine. La population musulmane fut décimée. Désespérés, les begs s'enfuirent sur le territoire autrichien.

Le parti vieux turc l'ayant emporté, au moins momentanément, dans les conseils du sultan, et Vedchi ayant été rappelé, les begs

reparurent et retrouvèrent une partie de leur puissance. Lorsque, quelques années plus tard, la Porte, revenant aux idées de réforme, se décida à imposer sérieusement le *tanzimat* à la Bosnie, les begs et les spahis se signalèrent par leur esprit de résistance.

En 1849, une vaste conspiration fut organisée. Un certain Ali-Keditch était le chef ostensible de cette conspiration; mais d'autres chefs plus puissants que lui, tels que Fazli-Pacha de Seraïevo, Mahmud-Pacha de Touzli et Mustaphi-Pacha de Bihatch étaient les vrais promoteurs du mouvement. Le rendez-vous général était dans la Kraïna, théâtre ordinaire des insurrections bosniaques.

Le fait capital de cette nouvelle révolte fut que, pour la première fois, on vit marcher ensemble les Bosniaques musulmans et chrétiens. Les succès des Serbes qui avaient à peu près conquis leur indépendance (1839), et l'heureuse résistance des Monténégrins qui, eux aussi, devaient finir par s'affranchir complètement du joug turc, avaient profondément remué le pays. Le sentiment de la nationalité s'était éveillé. Spahis et raïas s'entendirent, non pas seulement pour repousser les lois nouvelles dont ni les uns ni

les autres ne voulaient, mais pour la première fois ils combattirent ensemble comme slaves et au nom de l'idée nationale. La lutte fut longue et douloureuse. En 1851, Omer-Pacha, le général en chef de l'armée ottomane, finit par triompher. Sept begs furent tués, quatre émigrèrent en Autriche, sept furent faits prisonniers et conduits à Constantinople.

Ce fut sur les raïas que tomba surtout la colère du général victorieux. Il ordonna le désarmement complet des chrétiens de la Bosnie. Cette mesure était grave dans des contrées où le port d'armes est une condition de dignité et d'existence. Les chrétiens sentirent d'autant plus vivement l'injure qu'on leur faisait et le danger auquel les exposait cette humiliante mesure, que les musulmans restaient armés.

Leur situation bientôt devint de nouveau intolérable; poussés à bout et ne pouvant recourir à la force, ils émigrèrent en grand nombre en Autriche pour échapper aux exactions des pachas et aux brigandages des soldats turcs. Ce misérable état de choses dura de longues années. Le seul fruit que les raïas retiraient des réformes européennes, c'était

de voir tripler leurs impôts. Aussi, profitant des embarras que causaient à la Porte les troubles de Syrie, les Herzégoviniens, soutenus par le Monténégro, se soulevèrent-ils encore une fois.

Les Etats de l'Europe s'émurent.

Tout en prenant en principe la défense de la Porte, les journaux anglais eux-mêmes et notamment *le Times* ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper certains aveux qui résumaient assez exactement la situation : « Rien n'est changé, disait *le Times* en 1860, à « la situation des chrétiens d'Orient : aucune « réconciliation ne s'est opérée entre les « croyances rivales, aucune garantie de justice n'a été donnée de la part des gouvernants, l'animosité des gouvernés ne se « trouve affaiblie en quoi que ce soit. Le « hatt-humayoun est resté une lettre morte. « Les intentions du sultan, si l'on peut dire « qu'il en ait aucune, peuvent avoir été bonnes ; mais il ne saurait agir que là où son « autorité est respectée, ce qui malheureusement s'arrête aux portes de Constantinople. Dans les districts ruraux, les choses « iront comme par le passé. Il serait aussi « utile de défendre au faucon de fondre sur

« le passereau que d'ordonner à la population
 « musulmane de s'abstenir de malmener et
 « de piller les chrétiens. Les musulmans con-
 « sidèrent les chrétiens comme un planteur
 « de la Caroline considère un nègre, et le
 « cadî turc ressemble de bien près au même
 « planteur quand il s'agit d'un pauvre nègre
 « ou d'un chrétien battu. »

La Russie proposa une médiation commune, mais les autres États, flairant un piège, n'accueillirent pas ses offres. Cependant, au commencement de 1861, la Porte, ayant décidé de soumettre l'Herzégovine et de conquérir le Monténégro, accepta quoique à regret qu'il lui fût adjoint une commission européenne ¹.

Voici quelles étaient les demandes, extrêmement modérées des chrétiens de l'Herzégovine :

Nous prions qu'on veuille nous donner des employés tures bienveillants et affables, et un kodja-

1. Cette commission était ainsi composée : France, M. Tissot, consul à Andrinople; — Russie, M. Bezobrazof, consul à Mostar; — Autriche, M. Jovannovitch; — Angleterre, M. Holmes, consul à Seraïevo; — Prusse, M. Blau, consul à Trébizonde.

bachi (espèce de procureur) qui sauvegarderait nos intérêts auprès des autorités locales. Nous prions de même qu'on respecte notre religion chrétienne, qu'il nous soit permis de bâtir des églises avec l'autorisation de nous servir de cloches, qu'il nous soit concédé un évêque national et l'établissement d'écoles. Nous prions que dorénavant les gendarmes turcs ne soient plus logés dans nos maisons, que nous ne soyons plus obligés de payer aux propriétaires turcs que le quart de la récolte, que ce quart ne soit plus prélevé par les agas ou leurs agents en personne dans les villages, mais que nous soyons autorisés à le leur remettre nous-mêmes; que tous les impôts pour chaque maison soient arrêtés à une somme fixe, que ces impôts soient prélevés par notre kodja-bachi et remis par lui à l'autorité locale, que les gardes-frontières soient choisis parmi les chrétiens des villages respectifs et que leur solde soit déduite des impôts; qu'on nous accorde la remise de l'arriéré des impôts.

Ces demandes ne furent pas accueillies. La commission européenne obtint avec assez de peine une entrevue des chefs de l'insurrection. Cette entrevue, qui eut lieu à Castelnuovo, sur le territoire autrichien, dans les premiers jours de 1861, fut tumultueuse et n'amena aucun résultat. Omer-Pacha, auquel avait encore été confié le soin de pacifier

la province insurgée, reprit les hostilités, mais sans cesser de négocier. Il s'efforça de semer la division entre Lucka Voukalovitch, le principal chef de l'insurrection en Herzégovine, et le prince du Monténégro, Nicolas; il y réussit en partie. Le principal effort des Turcs fut dirigé contre les Monténégrins; ceux-ci, au début, obtinrent quelques brillants succès. Dans les premiers mois de 1862, Omer-Pacha se décida à envahir leur territoire et à essayer de s'emparer de la capitale Cettigne. Le plan stratégique adopté consistait à envoyer de l'Herzégovine un corps d'armée destiné à descendre la vallée de la Zéta que devait remonter un autre corps venant de l'Albanie. Malgré une vive résistance, les Turcs parvinrent en effet à opérer leur jonction. Cettigne, cependant, n'était pas prise, et sa conquête offrait de grandes difficultés. De part et d'autre on se résolut à traiter. Le prince Nicolas accepta l'ultimatum imposé par Omer-Pacha; cet ultimatum, entre autres conditions rigoureuses, imposait, sur le territoire monténégrin, l'occupation d'une route par les troupes impériales qui devaient tenir garnison dans des blockhaus. Sur les représentations de plusieurs grandes puis-

sances, la Russie, la France et l'Autriche, le gouvernement de la Porte renonça plus tard à élever ces blockhaus. Le prince du Monténégro s'engageait seulement à tenir toujours ouverte cette route.

La défaite du Monténégro entraîna la soumission des chefs insurgés de l'Herzégovine, sous la médiation du capitaine autrichien du cercle de Raguse. Les hostilités cessèrent dans cette province ; mais les relations de confiance ne purent s'y rétablir.

CHAPITRE V.

Insurrection actuelle.

Nous avons dit au chapitre précédent que le principal fruit que les raïas de Bosnie avaient tiré des réformes européennes, avait été de voir tripler leurs impôts. Ces impôts ont encore été augmentés depuis deux ans, particulièrement celui des dîmes. Il a été augmenté d'un quart, ce qui a porté à 12 $\frac{1}{2}$ % le prélèvement du fisc. C'est un poids de plus de 40 millions de francs qui est venu s'ajouter aux redevances si lourdes que payaient déjà les paysans.

La prélevation des dîmes est une des grandes causes d'irritation de ces pays. Par elle-même, elle est excessive, et elle est encore rendue plus lourde par la façon dont elle est faite. Nous avons vu qu'en 1861, les insurgés de l'Herzégovine avaient stipulé, comme l'une des conditions de la paix, que l'impôt sur la récolte ne serait plus perçu à l'avenir par les

agas ou leurs agents en personne dans les villages, mais que les contribuables seraient autorisés à le leur remettre eux-mêmes. Un kodja-bachi, chargé de sauvegarder les intérêts des particuliers auprès des autorités locales, aurait prélevé lui-même les différents impôts, après que le chiffre en aurait été préalablement débattu, et les aurait remis au magistrat musulman. Cette réforme, malheureusement l'une des plus indispensables, n'a point été faite, et les choses ne se passent pas aussi régulièrement. Les dîmes, en particulier, sont vendues en Turquie par adjudication publique à des spéculateurs d'une âpreté excessive et qui rappellent nos usuriers de village. Cette adjudication se fait pour chaque district, et elle a lieu au printemps. Le fermier de la dîme doit avoir perçu sa part avant que le cultivateur puisse rentrer sa récolte. Que l'année soit mauvaise, que la récolte, qui s'annonçait belle au printemps, soit faible, et le paysan est ruiné. Frappé par la nature, il est achevé par la taxe exorbitante que lui impose le gouvernement turc. Depuis plusieurs années justement, les récoltes en Bosnie, et surtout en Herzégovine, sont mauvaises.

Ecrasés par ces taxes successives, les habitants de plusieurs districts, après s'être vainement adressé au gouvernement et lui avoir fait entendre de justes réclamations, s'étaient expatriés. Deux cents habitants de Nevesinje à peu près s'étaient retirés sur le territoire monténégrin. Sur la promesse d'être relevés de ces trop lourdes impositions, ils revinrent chez eux; mais, selon sa constante habitude, l'administration turque ne tint pas, paraît-il, ses engagements. Ces hommes alors, qui s'étaient procurés des armes dans le Monténégro, se soulevèrent et formèrent le noyau de l'insurrection.

Les hostilités commencèrent par l'attaque d'un convoi destiné aux troupes ottomanes. Sur l'ordre de la Porte, Dervich-Pacha, gouverneur de Bosnie et de l'Herzégovine, envoya en parlementaire aux révoltés un major et un autre officier. Les insurgés demandèrent à n'avoir affaire qu'à des personnages d'un rang assez élevé pour n'être pas facilement désavoués. On choisit alors pour commissaires Hassan-Edil-Pacha et Constant-Effendi, qui vinrent camper non loin de Nevesinje avec un bataillon d'infanterie, et invitèrent les chefs des insurgés à se rendre

auprès d'eux. Ceux-ci refusèrent prudemment et désignèrent comme lieu d'entrevue un village occupé par quatre cent quarante des leurs. Cette proposition ayant été déclinée par les commissaires turcs, les négociations en restèrent là.

Le pays, au même instant, prit feu, et en quelques heures l'insurrection s'étendit dans toutes les régions comprises entre Mostar et la frontière autrichienne, du côté de Raguse. On estime à près de deux mille le chiffre de chrétiens qui, dès les premiers jours de la révolte, prirent les armes contre le gouvernement Turc. Les routes et voies de communication entre Trébigne et Biliech, Biliech et Stotz, Stotz et Résinié, Résinié et Mostar furent coupées et les garnisons turques assiégées dans les forts isolés et les places fortifiées. Cette rapidité avec laquelle s'est propagé le mouvement insurrectionnel et cette levée instantanée sur un grand nombre de points d'hommes armés et décidés à combattre jusqu'au bout, — car ils ont fait passer leurs femmes et leurs enfants sur le territoire autrichien et dans le Monténégro, — prouvent que la révolte était préparée de longue main. L'accroissement de l'impôt de la dîme

n'aura été que la cause occasionnelle. Il est à remarquer aussi que, dans le mouvement actuel, comme en 1850 et 1861, les musulmans sur certains points marchent avec les chrétiens. La question religieuse semble avoir définitivement disparu devant la question nationale et devant l'irritation légitime que cause à tous la déplorable administration turque. Ce qui semblerait encore démontrer qu'il s'agit ici d'une guerre surtout nationale, c'est que les insurgés ont tout d'abord déployé le drapeau croate.

La première rencontre sérieuse a eu lieu à Nevesinje, la lutte a été très-chaude et a même duré plusieurs jours; les Turcs, en fin de compte, ont été mis en déroute en laissant plus de 200 des leurs sur le carreau. Les engagements, depuis lors, se sont rapidement succédé, et généralement ils se sont terminés à l'avantage des insurgés. Près de Dabea, de Gabella, des combats ont eu lieu dans lesquels les Turcs ont été battus. Ces premiers et rapides succès ont eu pour effet de propager la révolte. Parti de Nevesinje, au pied des montagnes, le mouvement s'est dirigé vers le sud par Gatsko, Bilechje et Trébigne, et vers l'ouest par Stolats jusqu'à Gaba, près

de la ville dalmate de Metokvits. Par Trébigne, les insurgés sont en relation avec les Morlaques des Bouches-de-Cattaro et par conséquent avec la mer, ce qui leur permet de recevoir, en contrebande il est vrai, des armes et des munitions.

Derviche-Pacha, gouverneur général de Seraïevo, fit encore une tentative de conciliation et engagea les insurgés à mettre bas les armes. Il adressa aux habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine le nouveau manifeste suivant :

Au nom de Dieu et du Prophète, dit-il, moi, Dervich-Pacha, vali par la volonté de mon maître, le Sultan, j'ordonne à tous ceux qui ont eu l'audace de prendre les armes contre le gouvernement paternel de mon maître, le Sultan, je leur ordonne de retourner dans leurs maisons, où ils n'ont rien à craindre, excepté ceux qui ont commis des actes de violence sur les agents du gouvernement; j'ordonne en outre d'amener immédiatement devant moi tous ceux qui seront pris les armes à la main sur le territoire relevant de mon administration. J'accorde un délai de trois jours, afin que tout homme sensé et bien pensant ait le temps de réfléchir et de retourner à son devoir. A l'expiration de ce délai, ma patience sera épuisée. Tous ceux qui se seront ren-

des coupables du crime de rébellion, ou auront résisté aux troupes impériales, ou auront poussé d'autres à le faire, seront inexorablement punis de mort. Que chacun réfléchisse, et que les popes et les imans fassent valoir leur influence pour ramener la population à la raison.

Cette proclamation n'eut aucun résultat. Dervich-Pacha, alors, publia un deuxième manifeste, dans lequel il mettait le pays sous le coup d'une véritable loi des suspects, déclarant que « tout musulman aurait le droit
« d'appréhender au corps un chrétien, du
« moment que ce dernier serait soupçonné
« d'avoir des relations avec les ennemis du
« sultan. » Cette violence a produit le plus mauvais effet.

L'insurrection a grandi en Herzégovine et a gagné la Bosnie où elle s'est étendue le long de la Save, de Gradischka à Costäinitza. Le chemin de fer a été coupé à Banjaluka; entre Banjaluka et Gradischka, la ligne télégraphique a été détruite. Plusieurs postes turcs ont été enlevés et incendiés. Les insurgés ont occupé quelques villages sur la frontière de la Croatie.

L'agitation a été grande dans les pays avoi-

sinant les provinces insurgées, principalement dans le Monténégro. De même race, de même rite que les habitants de l'Herzégovine, les Monténégrins n'ont pu assister en spectateurs indifférents à la lutte contre les Turcs, leurs cruels adversaires, ces ennemis qu'ils ne peuvent voir sans leur courir sus. Non-seulement ils leur ont envoyé des armes, ils ont organisé des comités pour leur passer de l'argent et des munitions, mais un grand nombre d'entre eux ont passé sur le territoire et ont grossi les bandes insurrectionnelles. Le gouvernement du prince Nicolas est demeuré cependant neutre jusqu'à ce jour. Il s'est borné à agir auprès des grandes puissances pour que satisfaction fût donnée aux chrétiens insurgés.

La situation paraît la même en Serbie. Les populations serbes sont entièrement favorables à l'insurrection. Des comités de secours ont été installés à Belgrade et dans les principales villes de la principauté. Des volontaires ont passé la frontière. Des bataillons entiers, quittant leurs uniformes et leurs insignes, sont venus faire le coup de feu contre les Turcs. Les élections pour le renouvellement de la Skoupchtina serbe, qui

ont eu lieu en août, ont été favorables au parti national qui s'était prononcé pour que l'on agit efficacement en faveur des insurgés. Le ministère a été changé, et M. Ristich, qui représente le grand parti national, appelé en toute hâte à Belgrade, a accepté le portefeuille des affaires étrangères. Cependant il semble que le gouvernement serbe ne sortira pas non plus de la neutralité et demeurera en paix avec la Porte. Dès le début de l'insurrection, le prince Milan, de Serbie, s'est rendu à Vienne et a été reçu par l'empereur d'Autriche. Il aurait demandé l'évacuation du Petit-Zvornick et aurait déclaré qu'il ne pouvait répondre de la neutralité de ses sujets que si on leur donnait des satisfactions suffisantes pour les calmer; il aurait réclamé également en son nom et au nom du prince du Monténégro une modification profonde dans le régime administratif de la Bosnie et de l'Herzégovine. En retour des efforts que la diplomatie européenne ferait pour obtenir de la Porte ces concessions, il s'engageait à ne point prendre part à la lutte.

Sur l'initiative du cabinet austro-hongrois, une proposition des puissances garantes tendant à une médiation officieuse des consuls

étrangers résidant à Mostar ou dans le voisinage du territoire insurgé, a été faite en effet. La Porte a accepté cette proposition, tout en décidant qu'elle ne discontinuerait pas ses préparatifs militaires en Herzégovine, et qu'elle y concentrerait au contraire tout ce qu'elle pourrait de forces pour entreprendre une campagne sérieuse et décisive contre l'insurrection, dans le cas où la démarche des consuls auprès des chefs du mouvement, demeurerait sans effet. L'une des principales raisons qui aurait décidé la Porte à accepter cette médiation officieuse des consuls, c'est que son refus aurait engagé les puissances à se désintéresser des événements et auraient cessé de veiller sur la neutralité du Monténégro et de la Serbie. Cette neutralité est absolument indispensable à la Turquie si elle veut réduire l'insurrection par la force. Voici l'effectif de l'armée serbe sur le pied de guerre : Armée permanente 8,000 hommes. Armée nationale : 1^{er} ban : 90,748 hommes; 2^e ban : 57,600 hommes, en tout 156,348 hommes. L'infanterie de l'armée permanente et du 1^{er} ban des milices est armée de fusils Peabody se chargeant par la culasse; le 2^e ban,

de fusils Green, se chargeant à la fois par la bouche et par la culasse.

Le Monténégro n'entretient pas d'armée permanente. Mais, tout Monténégrin est soldat de 17 à 50 ans et s'engage à se présenter au premier appel. Le nombre des hommes inscrits comme capables de porter des armes s'élève à 25,000. Les troupes se composent d'infanterie et d'artillerie de montagne. Il y a, dit-on, en Monténégro, 12,000 carabines Minié, 5,000 Kruba et 6,000 à aiguille.

L'intervention des puissances aura-t-elle pour effet de calmer les insurgés et de faire donner satisfaction à leurs légitimes exigences ? Nous n'osons l'espérer, car, nous le répétons, nous croyons que c'est surtout le sentiment national qui les anime. Voici le manifeste que leurs chefs ont publié :

« Qui ne connaît pas la barbarie turque pour l'avoir vue lui-même, qui n'a pas été témoin des souffrances et des tortures de la population chrétienne dans la Turquie, ne peut se faire une idée, même approximative, de ce qu'est le raïa, créature muette, inférieure à l'animal, espèce d'homme, née pour l'esclavage, créée pour avoir le sort maudit d'un raïa.

« Ce peuple n'est rien autre qu'une branche de la grande et nombreuse famille slave, mais elle est la plus malheureuse. Les Serbes-Bulgares mènent sans espoir une existence misérable, à la honte de notre siècle éclairé, pendant que leurs frères prospèrent et sont arrivés en partie à une civilisation brillante. Elle est étrange et terrible, la noire fatalité qui poursuit si cruellement cette partie du peuple serbe. Impitoyable est cette dure destinée, car même les peuples qui lui sont alliés par le sang et la foi se détournent du raïa maudit, au lieu de lui tendre une main secourable, libératrice, tandis qu'ils (les Russes) prêtent leur appui à d'autres nations qui leur sont étrangères. On pourrait croire que nos plaintes, nos cris de douleur n'arrivent pas jusqu'aux oreilles de nos frères plus heureux, et qu'ils ne connaissent pas les misères où nous languissons, et que, par suite, ils ne s'en préoccupent pas.

« Et pourtant, combien de paroles ont été prononcées à notre endroit ! Des volumes ont été écrits sur nos infortunes, et le sang de notre cœur a coulé à flots. Réduit à ses propres forces, le raïa a résolu de combattre pour sa liberté jusqu'au dernier homme ou de mourir jusqu'au dernier homme. C'est pourquoi nous, soussignés, les chefs (*glavari*) du peuple combattant, nous adressons cet appel à tous nos frères qui, comme nous, dans les pays turcs, languissent sous un joug intolérable, afin qu'ils se soulèvent, qu'ils se joignent à nous avec leurs armes et que nous accomplissions le sort que Dieu et la

fortune des héros nous réserve. Certes, pour chacun de nous, il serait préférable de mourir que de continuer à vivre comme il nous a fallu vivre jusqu'ici.

« Nous prions la Serbie et le Monténégro de nous prêter leur appui. Ce qu'ils feront pour nous, ils le feront pour eux et leur avenir. Nous prions aussi les autres Slaves, tous et partout, de nous aider afin que nous arrivions à ce qu'on puisse bientôt dire de chacun de nous : « C'était jadis un raïa turc ! »

« Enfin, nous sollicitons le secours de tout homme, sans distinction de religion et de race, de tout homme honnête qui prise la liberté et aime la justice.

« Dans l'espoir que nos prières ne retentiront pas sans écho et que nous recevrons des honnêtes gens du vaste monde un appui suffisant, nous attendons *sur le champ de bataille sanglant.*

« En Herzégovine, le 13 (19) juillet 1875.

« Au nom du comité central formé pour la libération des raïas :

« Sofronye Spremo, Igoumène du monastère de Zavala ; Georges Radulovitch, de Mostar ; Vuko Vuketitch ; Dioko Diurtovitch, des montagnes de Trébigne ; Michael Guttich ; Tripko Grubatchitch, de Névésinje ; Miyo Brotina, du district de Stolats. »

La lutte, jusqu'à ce jour, a continué avec des alternatives diverses. Des bataillons

envoyés par Constantinople ont débarqué à Kleck; le gouvernement turc, actuellement, a à peu près 18.000 hommes dans l'Herzégovine.

A la date du 27 août, la situation des insurgés était la suivante :

Devant Trébigne, les bandes insurgées étaient commandées par Lioubobratitch, qui paraît être l'âme de l'insurrection et qui est déjà désigné, dans quelques correspondances, comme voïvode de la Bosnie, si la diplomatie européenne en faisait un État tributaire. Auprès de Névésinje se trouvait Peko Paviovitich; entre Gatsko et Bilek le pope Gimaritch. L'insurrection avait épargné le territoire qui s'étend le long de la frontière autrichienne, entre la Narenta et Popovopolje.

Dabra et Fatnitsa étaient entre les mains des insurgés; il en était de même du district de Névésinje, à l'exception de Casaba.

Au sud et à l'ouest, les Turcs possédaient encore Bileh, Niksitz, Metokia et le défilé de la Donga.

Bilek, Trébinge et Niksitz étaient cernés assez étroitement par les insurgés qui attendaient chaque jour la capitulation de Niksitz.

Entre Piva et Gatsko, 12 fortins étaient tombés entre les mains des insurgés.

Les districts entièrement soulevés étaient ceux de Zoubizi, de Banjtzeni, de Koudina, de Drobejah, de Piva, de Sarantzi, du Bas-Vassajevitch et de Bilopolje.

Depuis, les Turcs ont remporté quelques succès ; ils seraient parvenus à faire lever le siège de Trébigne et auraient pacifié la Bosnie. L'agitation n'en est pas moins extrême dans toute la presqu'île des Balkans. On a parlé de soulèvements en Albanie, en Bulgarie. La question de l'Herzégovine est, suivant une expression bien connue, entrée dans la phase diplomatique, mais l'insurrection n'est pas vaincue.

CHAPITRE VI

De la Question d'Orient, et de la politique des puissances européennes

Il nous reste à examiner les graves questions soulevées par l'insurrection de l'Herzégovine et de la Bosnie, en les prenant au point de vue international et de la politique générale de l'Europe.

En apprenant que l'insurrection n'était pas une simple échauffourée, qu'elle gagnait des forces et qu'elle avait pris le caractère d'un grand mouvement de libération nationale, on s'est écrié : « La Question d'Orient est rouverte ! » On a craint qu'une conflagration générale ne sortît de ces troubles que la Turquie sera peut-être impuissante à réprimer !

La Question d'Orient est, en effet, l'une des inquiétudes permanentes de la diplomatie ; elle pèse sur l'Europe comme une menace perpétuelle de guerre. Qu'est-ce donc que la Question d'Orient ? Elle se ramène à savoir si les Osmanlis doivent con-

server à jamais leurs possessions sur notre continent, et dans quel délai ils pourront être refoulés en Asie. Le mot célèbre : « Les Turcs sont campés en Europe, » est le résumé de toute la Question d'Orient. Mais en quittant notre continent pour rentrer en Asie, si jamais ce mouvement de retraite doit s'effectuer, les Osmanlis abandonneront Constantinople. A qui appartiendra Constantinople? Voilà la portée, voilà le nœud de la Question d'Orient. La situation exceptionnelle de cette grande et magnifique cité justifie les regards d'envie que de tous les côtés l'on jette sur ce point du globe. C'est en descendant le Bosphore que l'on se rend compte de l'importance d'un site aussi merveilleusement propre à recevoir une capitale à laquelle, sous un gouvernement intelligent et actif, on pourrait prédire un avenir illimité. « Apollon lui-même, dit M. Élisée Reclus dans sa *Nouvelle Géographie universelle* ¹, indiqua, suivant la légende byzantine, l'emplacement où devait s'élever la cité qui, depuis, est devenue Constantinople. Nulle part l'oracle n'aurait pu trouver mieux. La

1. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, 10^e livraison, p. 147 et suiv. *passim*. Hachette et C^e.

ville occupe, en effet, le point le plus heureusement situé au bord de la grande fissure du Bosphore. Le rapide courant du Bosphore, qui penche dans le havre et le purifie des boues descendues de la ville, va plus loin se perdre dans la mer, au détour de la presqu'île extérieure, permettant ainsi aux navires à voiles de se glisser jusqu'au lieu d'ancrage sans avoir beaucoup à lutter contre la violence des eaux; l'excellent mouillage du port, si heureusement disposé pour abriter tout un monde d'embarcations, est en même temps un réservoir naturel de pêche. Tout accessible qu'il est aux paisibles flottes de commerce, le port peut néanmoins se clore sans peine aux navires de guerre. La ville est très-facile à fortifier contre toute attaque du dehors; pour tenter un siège, il faut que l'ennemi, déjà maître des Dardanelles et du Bosphore, puisse disposer à la fois d'une flotte et d'une puissante armée de terre. A tous ces avantages locaux, il faut ajouter le privilège d'un climat un peu plus doux que celui des vallées situées au bord de la Mer Noire ou sur la rive asiatique du Bosphore. Aux premiers temps de l'histoire, lorsque les grands mouvements des peuples et du com-

merce ne se produisaient qu'avec lenteur, le site favorisé de Byzance ne pouvait attirer que les populations voisines ; mais, dès que les grandes navigations d'échange eurent commencé, des « aveugles » seuls, ainsi que le dit encore un vieil oracle d'Apollon, auraient pu méconnaître les avantages que leur offraient les rivages de la Corne-d'Or. C'est à Constantinople même que viennent se croiser l'axe continental du monde européo-asiatique et l'axe maritime de la Méditerranée. En outre, la voie naturelle qui longe dans l'Archipel les rivages de la Thrace se continue à l'Est, dans la Mer Noire, le long des côtes de l'Asie Mineure ; de même, la ligne du littoral, tracée du Nord au Sud entre le golfe danubien et le Bosphore, reprend au sortir des Dardanelles et se poursuit dans la direction de Smyrne, de Samos et de Rhodes. Constantinople se trouve donc à la fois sur la plus grande route continentale des peuples et sur plusieurs de leurs grande routes maritimes ; géographiquement, elle est située aux bouches du Danube, du Dniester, du Dnieper, du Don, du Rion, du Kizil-Irmak, puisqu'elle en garde le réservoir commun par le détroit du Bosphore. » Il suffit de cette description

abrégée pour comprendre toute l'importance politique, militaire, commerciale de la possession de Constantinople et du pays splendide dont elle est la capitale. La Question d'Orient, c'est Constantinople.

Ces contrées admirables sont entre les mains de conquérants qui jouissent purement et simplement du pays à la mode des anciens barbares. Le pays ne produit rien; il est mal gouverné, mal administré. Les Turcs sont une race en décadence; il n'y a rien à attendre d'eux, et c'est en vain que l'on parle de réformes. L'empire des Osmanlis doit s'écrouler très-prochainement. Qui aura part dans sa succession? Voilà le seul point à rechercher. — Ainsi raisonnent les adversaires de la Turquie. C'est aller un peu vite, et le problème ne se présente pas dans ces termes simples et crus; il y faut regarder de plus près.

Un Français, doué d'un esprit supérieur, libre, éclairé, prompt à l'observation et d'une sagacité peu commune, voyageait en Turquie, dans l'été de 1867, pour son instruction et pour son plaisir. Il eut, à cette époque, des entrevues avec les deux personnages les plus marquants de la Turquie, « les deux

plus rares curiosités de l'Empire, » Aali-Pacha et Fuad-Pacha. La Turquie durera-t-elle ou ne durera-t-elle pas? C'est, à vrai dire, le point sans cesse présent à la pensée de tous ceux qui s'occupent de l'Empire ottoman, et sur lequel roulent implicitement toutes les discussions dont il est l'objet. Dans une conversation avec Fuad-Pacha, notre voyageur exprima les inquiétudes qu'il ressentait, comme tout le monde, à ce sujet :

« — Détrompez-vous, lui dit Fuad, la fin de la Turquie n'est pas si proche. Nous avons pour durer la meilleure des raisons; nous sommes nécessaires. Tout Européen qui vient ici a sa solution de la Question d'Orient toute prête, et vous n'êtes pas sans avoir apporté la vôtre à Constantinople. Quelle qu'elle soit et sans la connaître, je puis vous affirmer que si vous voulez tenir compte de tous les éléments du problème et de tous les intérêts qui s'y trouvent mêlés, vous ne tarderez pas à vous heurter à l'impossible et au contradictoire; voilà ce qui fait notre force, je ne le dissimule pas, jusqu'à ce que nous tirions notre autorité de nous-mêmes. Ne pensez pas que ce soit une solidité factice; la nôtre est très-réelle, parce que les attaques

dirigées contre nous, venant de populations antagonistes, ne sauraient se porter à la fois du même côté. Consultez ici même les diverses communions qui convoitent notre héritage. Chacun vous dira : « Le premier héritier, le plus digne, c'est moi. — Rien de plus naturel. Et après vous? — Après moi, je ne vois personne. » C'est ainsi que nos ennemis se jugent les uns les autres, et cela nous fait vivre. Laissez-moi vous dire sans orgueil qu'il est fort heureux que nous soyons les maîtres, car vous n'en trouveriez pas aisément d'aussi bons que nous. Connaissez-vous un pays où il y ait autant de liberté qu'à Péra? Les communautés s'administrent comme elles veulent, nous les laissons faire tout ce qui leur plaît, même quand il leur plaît de nous bafouer et de nous calomnier, n'intervenant que par mesure de police, pour empêcher que, dans telle ou telle communauté, les petites ne soient pas trop victimes des grandes. Que d'exemples de ces oppressions je pourrais citer en ce qu'on appelle les immunités *ab antiquo!* N'oubliez pas qu'ici les antipathies de secte à secte sont terribles, et que les querelles n'attendent que d'avoir le champ libre pour devenir sanglantes. Nous

avons ce mérite unique, nous remplissons cette fonction dans l'exercice de laquelle personne ne peut nous suppléer : nous sommes les meilleurs gardiens du Bosphore¹. »

Cette conversation de l'un des hommes d'État les plus intelligents qu'ait eus la Turquie au XIX^e siècle, aide à comprendre l'idée que les Osmanlis se font eux-mêmes du rôle qu'ils jouent en Europe. Ils ne s'aveuglent pas sur les destinées qui les attendent, et l'on découvre dans leur résignation ce caractère de fatalisme qui marque si profondément les idées, les actes, la vie des sectateurs de l'islam. Cependant la Turquie a fait des efforts sérieux pour se régénérer. La réforme inaugurée par le sultan Mahmoud et continuée par Reschid-Pacha et ses élèves, sous les règnes d'Abdul-Medjid et d'Abdul-Azis, prouve que, dans les conseils de la Porte, on n'a jamais cessé de poursuivre le maintien de la domination ottomane, en transformant peu à peu l'empire et son administration, en mettant par degrés la Turquie à la hauteur de son

1. P. Challemel-Lacour; *Hommes d'Etat de la Turquie* : Aali-Pacha et Fuad-Pacha. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1868.

rôle parmi les nations européennes. Mais la réforme elle-même s'est accomplie et se continue, à la manière orientale, sans plan méthodique, sans énergie et sans vigueur, par intervalles, avec des réactions qui mettent tout en péril. Elle n'a pas commencé d'ailleurs par où elle devait commencer, par la tête de l'empire, par l'existence publique et privée du sultan. Le sérail avec ses folles dépenses, son luxe faux et imprévoyant, reste toujours une cause de ruine financière; quant aux funestes influences du harem, aux intrigues, aux rivalités, elles subsistent encore pour perdre tour à tour les hommes publics sur qui le sultan se décharge du soin de conduire les affaires de l'État. Si bien que l'on peut douter que la réforme ait produit le bien que l'on en attendait et que les défenseurs dévoués des Turcs se plaisent à vanter. M. Guizot, dans ses *Mémoires*, nous fait connaître à son point de vue l'impression que lui avaient laissée les divers hommes d'État de l'Orient avec lesquels il avait entretenu des relations diplomatiques. « Plus j'ai causé, dit-il, et traité avec les politiques musulmans, les plus considérables et les plus éclairés de leurs pays divers, plus j'ai été frappé

du vide et de l'impuissance qu'ils révélèrent eux-mêmes dans cet islamisme dont ils étaient les représentants. Tous étaient au fond tristes et inquiets de l'état de leur gouvernement et de leur nation; tous se montraient préoccupés d'un certain besoin de réformes; mais il n'y avait dans leurs idées et leurs efforts en ce sens ni spontanéité, ni fécondité; ils ne pensaient point; ils n'agissaient point sous l'impulsion de la pensée propre et de l'activité intérieure de la société musulmane; leurs désirs et leurs travaux n'étaient que de pénibles emprunts à la civilisation européenne et chrétienne; emprunts contractés uniquement pour soutenir une vie chancelante, en s'assimilant un peu à des étrangers, au voisinage et à la puissance desquels on ne pouvait échapper. L'imitation et la crainte sont deux dispositions essentiellement stériles; l'imitation ne possède point les masses et la contrainte demeure sans sincérité. Livrés à eux-mêmes, tous ces musulmans, Turcs, Égyptiens ou Arabes, n'auraient rien fait de ce qu'on essayait sur eux; et pour quiconque n'était pas enclin ou obligé à se payer d'apparences, tout ce qu'on essayait était superficiel ou vain. »

Ayant conçu des réformateurs musulmans une telle opinion, M. Guizot ne devait pas croire au maintien indéfini de la puissance turque sur le sol européen. A cet égard, ses *Mémoires* renferment une autre page, où il n'est pas difficile de trouver comme une sorte de résumé de la politique qui tend à prévaloir en ce grave sujet de la question d'Orient. « La sagesse européenne, dit-il, veille, comme une sentinelle, à la porte de l'empire ottoman, pour empêcher que les diverses ambitions européennes ne précipitent violemment sa ruine, et pour l'obliger à ne pas être, tant qu'il vit, en désaccord trop choquant avec l'ordre européen. C'est là tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle obtient. Tant que cet empire ne se détruit pas de lui-même et par ses propres vices, l'Europe a raison de prodiguer envers lui cette politique de conservation patiente; les principes du droit des gens et les intérêts de l'équilibre européen le lui conseillent également; il y a là des problèmes que la force ambitieuse et prématurée ne saurait résoudre, et une Pologne musulmane serait, pour le monde chrétien, la source de désordres immenses en même temps qu'une brutale agression. Mais si l'Europe ne doit pas,

de propos délibéré et pour se délivrer d'un voisin moribond, mettre ou laisser mettre en pièces la Turquie, elle ne doit pas non plus être dupe de fausses apparences et de fausses espérances; elle ne réformera pas l'empire ottoman; elle n'en fera pas un élément régulier et vivant de l'ordre européen; elle ne délivrera pas de leur lamentable condition six millions de chrétiens opprimés par trois millions de Turcs qui, non-seulement leur font subir un joug odieux, mais qui leur ferment l'avenir auquel ils aspirent et pour lequel ils sont faits. Et quand telle ou telle portion de ces chrétiens tente courageusement de s'affranchir et de redevenir un peuple, c'est pour l'Europe civilisée la seule politique sensée et efficace de leur venir sérieusement en aide, et d'accomplir par les mouvements naturels et partiels, la délivrance de ces belles contrées, l'une des deux sources de la civilisation européenne¹. »

Cette politique est devenue peu à peu celle de toutes les puissances. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui se

1. M. Guizot : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, tom. VII, chap. 42. Michel Lévy frères, éditeurs.

passé en Orient, depuis l'affranchissement de la Grèce, qui a été la première et décisive atteinte portée à ce que l'on appelait autrefois, dans la diplomatie, le principe de l'intégrité de l'Empire ottoman. Toutes les tentatives d'affranchissement des populations chrétiennes ont été successivement encouragées et ont fini par tourner à leur avantage. Mais il est remarquable aussi que, dans toutes les occasions où la question d'Orient a paru se réveiller au bénéfice exclusif d'une seule puissance, il y a eu réunion et convergence des efforts de toutes les autres pour veiller au salut de la Turquie, pour aplanir les difficultés, pour prolonger le fond d'un *statu quo* que l'Europe n'a pas cessé de considérer comme nécessaire. C'est ce qui est arrivé en 1840, quand on a cru que la France voulait conquérir l'Égypte pour son propre compte; en 1853, quand le czar Nicolas a donné à penser qu'il allait envahir la Turquie et s'en aller sans coup férir à Constantinople, pour entendre la messe dite dans Sainte-Sophie par un patriarche de l'église orthodoxe. Ainsi toutes les puissances sont d'accord pour ajourner incessamment la solution définitive du problème. Elles se surveillent réciproquement

et s'entendent pour ne rien trancher. Fuad-Pacha l'a dit : après tout, les Turcs sont les meilleurs gardiens du Bosphore.

Longtemps on a cru que la Russie était, de toutes les puissances européennes, celle qui avait le plus grand intérêt à précipiter la question d'Orient. On s'appuyait sur un document qui a fait beaucoup de bruit, quoique l'authenticité en demeure douteuse. Il s'agit du fameux testament de Pierre le Grand, cette charte de la politique russe. Quand on relit avec attention cette pièce célèbre, on ne voit pas que le fondateur de la puissance russe ait recommandé à ses successeurs une si grande hâte. Pierre I^{er} fait en effet un devoir à ses héritiers : 1^o d'approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera, dit-il, sera le vrai souverain du monde. En conséquence, on devra susciter des guerres continuelles, tantôt au Turc, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, et rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, avancer ainsi jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde; 2^o d'intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et de neutraliser ses

jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens Etats de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête, qu'on lui reprendra plus tard; 3° de s'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs dispersés (Grecs de religion) qui sont répandus, soit dans la Hongrie, soit dans la Turquie, soit dans le midi de la Pologne; de se faire leur centre, leur appui, et d'établir par avance une prédominance universelle par une sorte d'autocratie ou de suprématie sacerdotale; ce sont autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis ¹.

On voit par ces extraits, qu'à prendre le testament de Pierre I^{er} comme la loi de la politique de la Russie, rien ne s'oppose et tout pousse au contraire à ce que cette puissance, dans ses relations avec l'Empire ottoman, procède avec une extrême lenteur. Cette sage prudence est d'ailleurs imposée au grand

1. Testament de Pierre le Grand, articles IX et XII. Le texte complet de cette pièce fameuse a été publié dans l'*Histoire de Pologne*, de M. Alexandre Chodzko, et reproduit par M. Henri Martin, dans son livre : *la Russie et l'Europe*, Paris, 1866. Un vol. grand in-8°, chez Furne et C^o.

Empire du Nord par l'ensemble de sa politique générale soit au dedans soit au dehors. A l'intérieur, on poursuit le développement de l'ineestimable réforme dont le czar Alexandre II a été le généreux et intelligent initiateur, l'affranchissement des serfs; on travaille à une réorganisation complète du système militaire; on améliore les voies de communication soit dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, soit dans l'intérêt de la puissance guerrière du pays, par la création de routes et de chemins de fer. Au dehors, la Russie se trouve aujourd'hui, après les prodigieux événements dont l'occident de l'Europe a été le théâtre et la France la victime, dans une situation diplomatique à certains égards prépondérante, comme puissance médiatrice. Des incidents récents ont prouvé le crédit et l'ascendant dont elle jouit, après vingt ans d'une politique de recueillement qui lui a permis d'effacer les traces des désastres qu'elle avait eus à subir. Ce qui se passe en Orient n'en prouve pas moins que les traditions de la politique russe y sont fort exactement suivies. Le cabinet de Saint-Petersbourg n'a nul intérêt à soutenir les insurgés de la Bosnie, ni même à passionner

la lutte dans laquelle ils sont engagés. Il lui suffit que la situation de la Turquie soit précaire, chancelante, et que les Osmanlis soient attaqués. La diplomatie russe intervient alors, et pousse son œuvre. On parle d'un congrès : l'idée doit en appartenir à la Russie. Dans le congrès, la diplomatie russe soutiendra ses clients naturels, les raïas révoltés, demandera pour eux des réformes, étendra son influence. Si l'on se décide, comme quelques-uns le proposent, à détacher la Bosnie, l'Herzégovine et la Croatie turque du reste de l'Empire ottoman, pour en faire un petit Etat tributaire, la diplomatie russe fera tous ses efforts pour que le prince de ce nouvel Etat soit un protégé de la Russie, comme en Serbie, comme au Monténégro. La Russie n'a rien de plus ni rien de mieux à désirer pour le moment.

Une autre grande puissance, voisine de l'Empire Ottoman et qui, par sa situation, semble appelée à jouer un rôle décisif dans toutes les affaires qui se rattachent à la Question d'Orient, c'est l'Autriche-Hongrie. L'Autriche, son nom l'indique, est l'Empire de l'Est de l'Europe *Oëst-reich*. Elle a de tout temps réuni sous son sceptre les popula-

tions les plus diverses, les plus hostiles. Fondée pendant longtemps sur une domination toute germanique, elle a pesé sur l'Europe du poids considérable de sa puissance militaire, de sa bureaucratie savante, de sa diplomatie patiente et habile. On sait combien les derniers événements qui ont renouvelé la face de l'Europe ont été dommageables à la puissance autrichienne. L'Autriche a été jetée violemment en dehors du cercle de l'Allemagne. Elle n'a conservé de son ancienne suprématie que des provinces que les Allemands revendiquent comme une partie du domaine de la grande Allemagne; de plus elle a dû, contrainte par la nécessité des temps, se constituer un nouveau point d'appui sur le royaume de Hongrie, qui a toujours aspiré à l'hégémonie d'une vaste et probablement impossible Confédération des peuples qui bordent les rives du Bas-Danube. L'Autriche-Hongrie se trouve ainsi toute portée à s'occuper des affaires de l'Orient. Sans pouvoir dire qu'elle cherche de ce côté des agrandissements en même temps qu'un rajeunissement de sa puissance, on est en droit d'affirmer que les circonstances l'y poussent. La force d'attraction du nouvel Empire d'Al-

Allemagne sera-t-elle assez grande pour ne pas laisser longtemps encore les provinces germaniques de l'Autriche en dehors de la « patrie allemande » ? c'est ce que l'on ne peut dire d'une manière positive. Mais il est certain que, d'une part, la politique allemande doit chercher à ramener ces provinces dans le giron du nouvel Empire, et que, d'autre part, la prépondérance peut-être momentanée de la Hongrie dans les affaires autrichiennes doit pousser les hommes d'Etat magyars à tenter sur les populations chrétiennes de l'Europe orientale ces opérations d'affranchissement et de concentration qui sont depuis si longtemps l'objectif de la politique hongroise. Ainsi s'explique l'impression que l'opinion publique européenne a ressentie à la première nouvelle du soulèvement de certaines provinces de l'Empire Ottoman. On a voulu y voir un effet naturel de la politique qui est imposée à l'Autriche-Hongrie. En ce qui touche particulièrement l'Herzégovine et la Bosnie, on n'a pu se défendre de remarquer la situation de ces provinces, qui sont voisines des possessions autrichiennes sur la mer Adriatique, en relations constantes de commerce et d'industrie avec elles, et qui,

justement envieuses d'une administration de beaucoup préférable à celle des Turcs, se sentent unies d'ailleurs à ces provinces par la race et par des affinités d'intérêts moraux et matériels. Au printemps de cette année, quand l'empereur François-Joseph fit un voyage jusqu'aux frontières les plus reculées de ses domaines, on observa les témoignages de respect, de sympathie, de popularité dont il fut l'objet de la part des populations encore sujettes de la Turquie. Enfin, au début même de l'insurrection bosniaque, on ne fut pas surpris de voir que les premières bandes se levaient en arborant le drapeau national des Croates rattachés à l'Empire d'Autriche. Il serait néanmoins excessif de pousser plus avant ces investigations. Quels que soient les intérêts de l'Autriche-Hongrie à se mêler activement par sa diplomatie aux affaires orientales, il est trop évident que cette puissance ne saurait se prêter à une action décisive contre la Turquie. Une conflagration générale en Orient soulevant toutes les populations slaves de la Turquie mettrait bientôt en péril l'influence hongroise elle-même, et si le commencement d'incendie auquel l'Europe assiste en ce moment peut

être étouffé, il n'y a pas à douter que l'Autriche n'y concoure de tous ses efforts. Elle a déjà prêté ses bons offices à la Porte pour aider à la répression. Elle y a même mis une si grande hâte que l'on dirait qu'engagée dans une assez mauvaise affaire, elle fait tout pour s'en retirer. Les difficultés diplomatiques, autour du tapis vert d'un congrès, s'il y en a un, suffiront à l'Autriche pour pousser ses affaires. A ce congrès, si, par hasard, on détachait les provinces révoltées, se poserait immédiatement la question du protectorat. Là serait la source des vraies difficultés internationales, et qui sait si l'Autriche à ce moment même ne comprendra pas combien il lui importe de les éviter ?

La nouvelle Allemagne jouit pour le moment en Europe d'une prépondérance politique et militaire si grande, si incontestée, que le règlement de la Question d'Orient lui serait une occasion naturelle d'exercer cette redoutable prépondérance. Sans aller jusqu'au bout du problème, les accidents accessoires fournissent à l'activité de la diplomatie de Berlin un aliment qu'elle n'a garde de négliger. L'Allemagne se considère comme le nœud de l'alliance des trois cours du Nord.

Cette alliance, conclue après la chute de l'influence française, a été prise d'abord pour une victoire diplomatique de la Prusse. Il se trouve aujourd'hui que, par le cours du temps, cette alliance constitue la meilleure sauvegarde de la paix européenne, en ce sens que l'Allemagne y est enfermée. Quand donc on voit naître subitement de graves questions de nature à exciter l'une contre l'autre des puissances comme la Russie et l'Autriche-Hongrie, on est autorisé à soupçonner que l'Allemagne n'est pas éloignée de se réjouir d'événements qui lui permettent de se porter médiatrice toute puissante au sein même de la triple alliance menacée. Pour l'Allemagne, dans des conjonctures de ce genre, tout doit sembler avantages et bénéfices. Mais elle y pourrait aussi acquérir la preuve, à ce qu'il semble, que, si puissante qu'elle soit, l'Allemagne rencontrerait au besoin, si la situation s'aggravait, des résistances où elle ne compte trouver que des alliés.

Depuis le traité de Paris, l'Italie figure au nombre des puissances européennes appelées au règlement des affaires orientales : c'est là le chef-d'œuvre de la politique de l'illustre comte de Cavour. En outre, l'Italie,

par la constitution de son unité nationale, est devenue une grande puissance devant qui l'avenir est ouvert. Dans la crise actuelle, de graves intérêts sont en jeu pour l'Italie. A supposer que, par la prolongation de l'insurrection, un remaniement complet de la carte politique de la presqu'île des Balkans devint nécessaire, si ce remaniement devait aboutir à la constitution d'un Etat nouveau sur la rive orientale de l'Adriatique, en face de l'Italie, le cabinet du Quirinal n'y pourrait prêter que difficilement les mains. L'Autriche étendue vers l'Est, ce serait la puissance allemande en route vers Trieste dans un avenir plus ou moins éloigné; et l'Italie, quelles que soient ses alliances momentanées, ne saurait oublier que son grand ennemi, son ennemi héréditaire, c'est le Tudesque. L'Italie, dans de telles conditions, ne peut que joindre ses efforts à ceux des puissances qui cherchent la pacification, car, d'un autre côté, la création, sous le protectorat sans doute inévitable de la Russie, d'une jeune puissance slave, mettrait en péril l'influence que l'Italie compte exercer désormais dans le lac Méditerranéen. L'Italie est tenue à une extrême prudence de ce côté : on peut compter qu'elle n'en manquera point.

Nous ne sommes plus au temps où l'Angleterre considérait la Question d'Orient comme le principal intérêt de la politique britannique. Nous ne savons que trop, par la plus douloureuse des expériences, que l'Angleterre a pris le parti de se désintéresser des affaires européennes et qu'elle a, comme l'on dit, substitué la politique des échanges à l'ancienne politique des influences. Cette abdication de l'Angleterre est-elle définitive? De bons esprits en doutent, par la raison que, dans les affaires humaines, il n'est au pouvoir de personne, pas même d'une grande nation comme l'Angleterre, de faire ce qui lui plaît. Sans doute le problème de la Question d'Orient a perdu, aux yeux des politiques anglais, beaucoup de son importance, depuis que, par le percement de l'isthme de Suez, une nouvelle route, infiniment plus avantageuse que la route par la Syrie, a été ouverte vers l'Orient. Il n'en reste pas moins vrai que l'extension prodigieuse et subite de la puissance russe, par exemple, même par intermédiaires, pourrait causer à la Grande-Bretagne de graves difficultés, et tout porte à croire que l'Angleterre, si entichée qu'elle soit des principes de l'école de Manchester, ne se considère pas comme étrangère

aux affaires dont l'Orient est le théâtre. Elle a pris part à la guerre pour l'affranchissement de la Grèce, mais le duc de Wellington répétait, dans les derniers temps de sa vie, que c'était la plus grande faute que son pays eût commise. Aujourd'hui il ne s'agit plus d'affranchir les Grecs, mais de construire un nouvel édifice politique en favorisant les ambitions, légitimes d'ailleurs, de races mineures, soumises à la Turquie, encore trop faibles pour agir et pour se soutenir seules, et qui devront nécessairement se placer sous le patronage de quelque puissant empire. La question n'est donc pas la même qu'en 1825, et il faut toute la jeunesse du vieux lord John Russel pour se croire encore aux temps héroïques de Missolonghi et de Navarin. Enfin, on ne doit pas oublier que la plus grande partie de l'effroyable dette de l'empire turc est aux mains de l'Angleterre, et que le règlement seul d'un intérêt aussi considérable appelle incessamment l'attention de la diplomatie anglaise sur les conditions d'existence, de vitalité et de durée d'un débiteur comme la Turquie. L'Angleterre doit, à l'heure qu'il est, avoir déjà pris toutes ses mesures pour prévenir tout grave accident. On a remarqué le langage sympa-

thique à la Porte tenu par sir Henry Elliot, ambassadeur à Constantinople, dans l'audience qu'il a obtenue du sultan. De toutes les puissances européennes, la Grande-Bretagne est celle qui appuiera le plus sûrement la Turquie ; on a même déjà parlé d'un nouvel emprunt que lord Derby s'apprêterait à garantir en Angleterre, et le *Times* d'hier, faisant une brusque volte-face, disait que l'Angleterre doit rester la principale protectrice de l'empire ottoman.

Nous venons enfin à parler de la France dont le drapeau, il y a vingt ans, flottait glorieusement sur les ruines de Malakof pour attester la part d'influence et d'action que notre pays exerce depuis des siècles dans les affaires d'Orient. La politique française est connue. La Porte n'a jamais eu à se plaindre de nous. Nous sommes ses plus anciens alliés en Europe. Mais cette alliance, on en connaît les conditions et le prix. Nous exerçons, depuis les temps les plus anciens, un protectorat qui n'a rien de commun avec la jalouse protection des autres puissances. Notre influence est toute morale. A toute époque, les populations chrétiennes soumises aux Osmanlis se sont tournées vers la France, en implorant son

assistance qui ne leur a jamais été refusée. Nos conseils n'ont pas eu d'autre objet que d'améliorer la situation des provinces en détresse. Si la Turquie était réformable, — beaucoup en doutent, — les conseils, les encouragements, l'assistance morale et matérielle de la France auraient contribué au succès de la Réforme. D'un autre côté, quand il a fallu relâcher les liens qui unissaient les raïas à leurs conquérants, la France s'y est prêtée, mais en obéissant toujours à cette pensée dominante qu'il vaut mieux substituer aux Turcs les populations affranchies, élevées à un niveau supérieur de civilisation, que de laisser expulser violemment les Turcs par quelque puissant voisin qui convoite leur territoire.

Telle est notre politique traditionnelle ; nous n'y pouvons renoncer. Longtemps nos moyens d'action sur les populations soumises au joug ottoman ont consisté dans les relations religieuses, dans les bons rapports de civilisation et d'humanité. Plus nous allons, plus ces moyens, sans perdre toute leur importance, tendent à nous échapper. La propagande religieuse de la Russie orthodoxe l'emporterait de beaucoup sur la nôtre, à sup-

poser que nous eussions la velléité et que nous fussions capables d'en entreprendre au bénéfice de notre propre communion latine. Mais si, comme tout le démontre, les influences religieuses diminuent de crédit et d'autorité en Orient comme ailleurs, il y a, dans la politique moderne, d'autres agents de progrès dont la puissance est appelée à un grand développement : nous voulons parler des principes de tolérance, de liberté civile et politique, d'égalité et de justice dont la France, malgré ses malheurs, n'a pas cessé d'être le plus grand représentant dans le monde. L'influence française, par la force même des choses, s'exerce dans ce sens ; et bon gré, mal gré, on ne peut pas faire que tous ceux qui, dans leurs patries misérables et souffrantes, cherchent à conquérir l'existence nationale, la propriété, signe et gage de l'indépendance individuelle, le règne de la loi substitué à l'arbitraire, ne tournent les yeux vers la France. Il s'opère, dans les populations soumises à la domination ottomane, un travail comparable à celui de l'ancienne bourgeoisie française aux temps du moyen-âge, « travail lent, obscur, douloureux, écrivait M. Guizot, de classes s'échappant à

grand'peine du sein de la servitude, et employant des siècles, non à disputer le pouvoir politique, mais à conquérir leur existence civile. » Cette observation est surtout vraie pour les populations actuellement révoltées. Ceux qui penseraient que, dès maintenant, les populations proclamées indépendantes sont en état de former un grand Etat policé, tomberaient dans l'erreur commune aux fanatiques partisans du prétendu principe des nationalités. Il y a beaucoup à faire encore pour que les raïas soient parvenus à la dignité de peuples libres. On remarque toutefois, dans toutes ces populations, deux partis, l'un aristocratique, qui ne cherche qu'à jeter les fondements d'une domination politique et sociale, qui se porte comme héritier de la Turquie, qui est déjà en butte à l'accusation de chercher à continuer les abus pour son propre compte ; l'autre, plus démocratique, qui, tout en étant aussi national que le premier, aspire à faire tourner l'affranchissement même du pays à la conquête de garanties constitutionnelles et d'institutions démocratiques. Entre ces deux partis, également faibles quant à présent, mais qui sont destinés à se développer avec le temps d'une façon si complètement

inégale, il n'y a pas à choisir pour la diplomatie; mais l'opinion sait déjà de quel côté sont ses préférences. Ce qu'il faut, c'est laisser les événements se dérouler, en protégeant autant que possible les droits sacrés de la personne humaine, l'honneur, la vie, le travail de ces populations laborieuses, souffrantes, qui produisent tout et qui ne jouissent d'aucun des fruits de leurs peines. La France est l'organe autorisé de cette politique de civilisation et de justice; elle n'en peut plus être le soldat. Elle touche—du moins, c'est la ferme espérance de tous les cœurs patriotes—à la fin de ses longues convulsions politiques. La République est le couronnement de l'œuvre militante de la Révolution française. Nous avons besoin de la paix pour asseoir nos institutions nouvelles, pour les défendre contre les entreprises d'une réaction effrénée qui a pris le masque de la religion, contre les agressions d'une faction qui a conduit notre pays à deux doigts de sa perte et qui voudrait encore remettre la main sur nous. La paix est pour la France le plus précieux des biens. Pendant longtemps encore, il ne peut y avoir pour elle d'autres questions étrangères que celles qui intéressent nos frontières, hélas!

ouvertes, et par où peut passer une invasion nouvelle. Mais si la diplomatie française, dans les affaires d'Orient, reste fidèle à nos traditions nationales, au génie de notre pays, ses efforts ne seront pas inutiles : car les populations révoltées apprendront une fois de plus que les grandes et nobles idées de liberté et de progrès ont parmi nous leurs vrais et persévérants défenseurs, et l'Empire ottoman, qui nous a déjà vus à l'œuvre, retrouvera la France, dans les difficultés actuelles, animée, comme à toutes les époques, de l'amour de la justice, et soutenant la cause de la civilisation avec le plus complet désintéressement.

FIN.

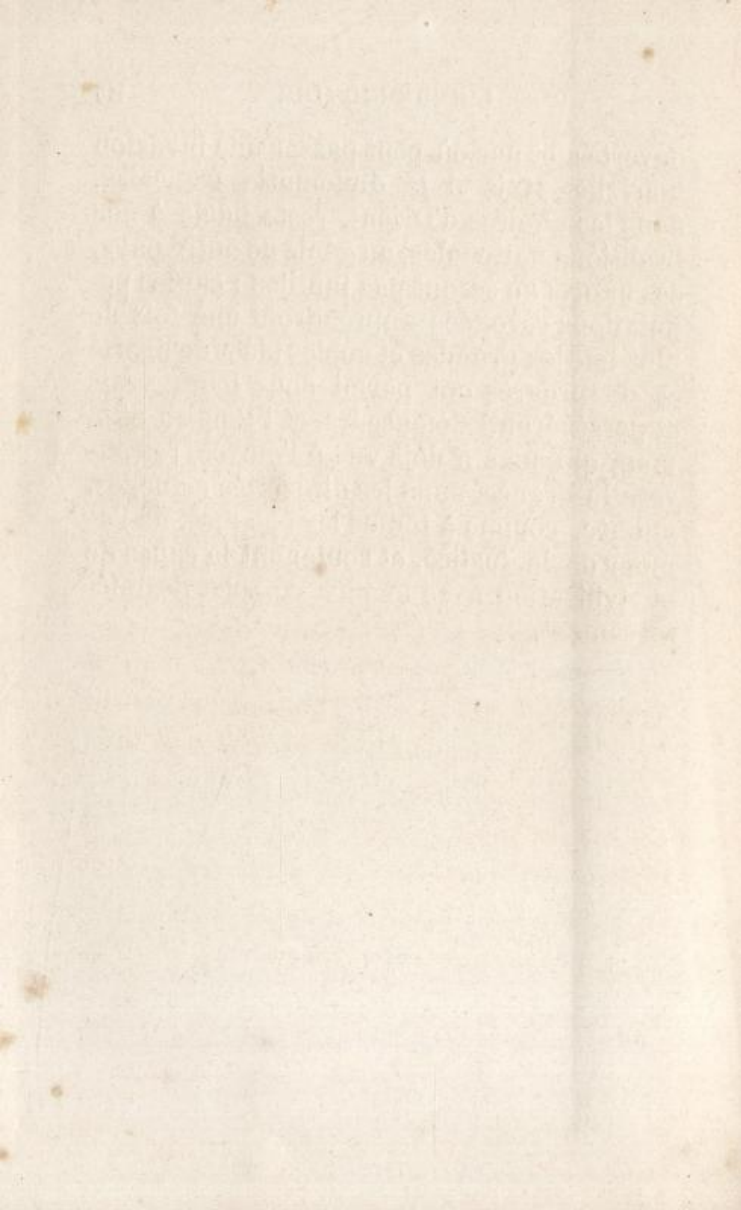


TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.	v
I. Géographie.	1
II. Histoire de la Bosnie jusqu'à la domination turque. — Empire serbe. — Bataille de Kosovo	18
III. Les Serbes sous la domination turque. — Mœurs, coutumes. légendes	26
IV. Suite de la domination turque. — Lutte des spahis musulmans et des raïas chré- tiens. — Premier réveil des populations de la Bosnie et de l'Herzégovine.	50
V. Insurrection actuelle.	70
VI. De la Question d'Orient et de la politique des puissances européennes.	85

~~~~~  
Paris. — Imp. F. DEBONS et Cie, 16, r. du Croissant.  
~~~~~


CARTE DE L'HERZÉGOVINE

